



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STLAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

## Considérations sur la violence

### INHUMANITE DE TOUJOURS

La violence est la manifestation permanente de cet esprit du mal dont la nature humaine n'a jamais cessé d'être possédée. Depuis toujours, des hommes l'exercent et la subissent, conscients de sa malfaisance mais impuissants à la réfréner. Inlassablement, les sages de tous les pays, laïcs ou religieux, instruisent son procès et en appellent à la raison. Mais c'est toujours la déraison qui l'emporte ; et l'histoire universelle n'est qu'une longue chaîne de violences, la chronique sanglante de la brutalité et de la cruauté humaines.

### LA VIOLENCE SINGULIERE DU XX<sup>e</sup> SIECLE

Voilà un constat aussi banal qu'attristant. Mais comment ne pas céder au découragement lorsque nous considérons notre temps et ses tragiques vicissitudes ? Notre époque se distingue par un déchaînement inouï de l'instinct d'agressivité. Elle est, par excellence, l'ère de la discorde qui met aux prises, dans d'incessants affrontements meurtriers, les peuples, les races, les individus. Au XX<sup>e</sup> siècle, la violence, usant de toutes les armes que la technique met à sa disposition, atteint un degré inégalé d'extension, d'intensité, de raffinement. Elle est constamment menaçante et universellement agissante, et la peur d'être victime est le sentiment du monde le mieux partagé.

### VIOLENCE DE LA GUERRE

Ce siècle, dont Nietzsche avait prophétisé la barbarie, fut et reste avant tout celui de la guerre. A deux reprises, en moins de 30 années, les plus grandes nations du monde se sont engagées dans une gigantesque tuerie. Ces terribles saignées ont fait, entre 1914 et 1918, huit millions de victimes, entre 1939 et 1945, plus de cinquante millions. On pouvait espérer que ces carnages auraient un effet cathartique et guériraient l'humanité de sa frénésie meurtrière. Il n'en fut rien. Certes, depuis 40 ans, la paix règne en Europe, grâce à la terreur dissuasive qu'inspire aux virtuels adversaires le péril de l'arme atomique. Mais depuis 1945, plus de cent conflits régionaux ont ensanglanté la planète et coûté la vie à des millions d'hommes. Nous pensons principalement aux guerres de Corée, d'Algérie et d'Indochine. Mais la guerre se poursuit encore, ouverte au Proche-Orient et en Afghanistan, larvée, sous la forme de guérillas, sur plusieurs points du globe. Or, l'odieuse originalité des conflits de notre temps est de ne pas faire de quartier, de revenir à la barbarie des siècles de fer, où les populations civiles étaient prises dans le sauvage déchaînement de la soldatesque. Les guerres des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles avaient relativement épargné les civils. Elles étaient l'affrontement, encore chevaleresque, des seuls combattants, au moyen d'armes qui ne visaient et ne frappaient que les militaires. Au 20<sup>e</sup> siècle, la guerre retrouve et accroît son horreur ; servie par la technique, elle tue, aveuglément, à distance, les civils sans défense comme les soldats en armes ; elle est devenue « totale ». Elle institue une tactique terroriste dont les populations civiles sont l'instrument et les victimes : le bombardement des villes ouvertes devient une opération militaire parmi d'autres. Les nazis furent les initiateurs de cette guerre sans merci ; en 1940, ils bombardèrent des villes anglaises, Londres, Coventry et dans leur joie maligne, rêvèrent de « coventryser » toute l'Angleterre ! Cette cruauté appela la riposte, engendra la fatale émulation des représailles, les villes allemandes et leurs habitants payèrent, à leur tour, pour le sadisme hitlérien. Et les villes japonaises de Hiroshima et de Nagasaki, cibles des deux premières bombes atomiques, furent délibérément immolées à la volonté des Américains de faire la paix au plus vite et à moindres frais... pour eux-mêmes.

La guerre moderne expose donc indifféremment au danger les civils et les militaires ; elle ne fait pas distinction entre le front et l'arrière ; elle a l'ubiquité de la souffrance et de la mort. Aussi le combat est-il livré partout et par tous. La 2<sup>e</sup> guerre mondiale a vu se lever, à côté des armées régulières, les troupes de volontaires, francs-tireurs et partisans, qui harcelèrent et frappèrent en tous lieux l'occupant. Mais nulle convention ne vient plus modérer l'implacable affrontement des combattants. C'est le cycle infernal de la violence où s'enferme et s'exagère une mutuelle cruauté. Que d'atrocités commises depuis 1940 ! Les guerres de notre temps doivent à l'engagement fanatique des belligérants leur caractère de fureur exterminatrice.

Cette violence ne s'est pas déployée ex-abrupto dans l'embrasement même de la guerre. Elle a ses racines dans un courant de pensée politique, qui traverse tout le 19<sup>e</sup> siècle et fait l'apologie de la force brutale. La philosophie des Lumières prêchait la tolérance, la concorde et la paix ; elle tenait la guerre pour le moyen ultime et désespéré de régler des conflits inévitables. Les penseurs bellicistes du 19<sup>e</sup> siècle (ils sont nombreux de Fichte à Nietzsche)

font de la guerre une fin en soi, louent ses vertus civilisatrices, célèbrent sa valeur morale, exaltent la beauté du héros prêt au sacrifice suprême. On a reconnu la filiation de cette philosophie perverse : elle donne naissance au pangermanisme à l'exaltation guerrière de 1914, à la cruauté gratuite de l'hitlérisme, aux guerres totales du 20<sup>e</sup> siècle.

### VIOLENCE DES IDEOLOGIES

Cependant, la violence guerrière, même devenue paroxystique, demeure circonstancielle et discontinue ; il est dans sa nature de cesser dès que l'un des deux adversaires est mis hors de combat. A l'époque des idéologies totalitaires qu'inaugure, malgré elle, la Révolution Française, la violence devient le moyen d'imposer et de réaliser une conception de la politique ; elle se manifeste dans la conquête et l'exercice du pouvoir ; elle se révèle permanente et institutionnelle. L'idéologie, notamment le marxisme, implique un esprit missionnaire dont le manichéisme aboutit au despotisme dogmatique, à la coercition étatique et à l'élimination brutale des opposants. Les principes peuvent bien avoir été nobles et généreux. Marx et Engels ne croyaient-ils pas instaurer une société fraternelle où régneraient la justice et le bonheur ? Mais en répudiant l'humanisme chrétien et laïque, en cessant de considérer la paix comme une valeur morale intrinsèque, en la subordonnant au concept d'un progrès qui faisait de la violence son instrument (la dictature du prolétariat), ils ont d'emblée perverti les principes, favorisé le pragmatisme amoral et la brutalité arbitraire. Mao dira plus tard que « dans la période de l'action révolutionnaire, tous les excès sont absolument nécessaires ».

Or l'histoire a révélé le tragique contraste entre la vocation émancipatrice des idées et les moyens violents employés pour les mettre en pratique. A l'odieux de la cruauté s'est ajoutée l'absurdité de l'inutile. Nous ne pouvons, aujourd'hui, que dresser le constat d'un douloureux échec : le communisme n'a instauré ni la prospérité ni la liberté ni la justice : d'où l'accablante vanité des sacrifices imposés. La Révolution a dévoré ses enfants ; des millions de Russes sont morts par la volonté d'un tyran sanguinaire. Qu'est-ce que l'actuel révisionnisme soviétique, sinon la tardive et dérisoire prise de conscience d'une barbarie dont l'horreur le dispute à l'inanité ? La révolution culturelle chinoise, par bonheur rapidement abolie, n'a-t-elle pas révélé son inutile sadisme ?

Mais la violence ne cesse pas, même quand ceux qui l'ont exercée sans partage, ont pris conscience des crimes commis. Elle reste le seul moyen de maintenir des régimes dont la libéralisation causerait la chute. La violence reste partout souveraine là où ne règnent pas la démocratie et l'Etat de droit, seuls garants de la liberté et du respect de la personne humaine. La dernière guerre a mis hors d'état de nuire l'hitlérisme, la plus funeste des dictatures fascistes. Elle a jeté un discrédit durable sur les théories racistes, dont l'application diabolique conduisit au génocide juif. Mais la victoire de la démocratie s'est payée par le renforcement et l'expansion du régime soviétique. L'après-guerre a vu l'irrésistible montée des dictatures rouges et le développement planétaire de la violence. Mais celle-ci sévit aussi dans les états totalitaires de droite qui ne sont, au demeurant, lorsque la démocratie faillit à sa mission régulatrice, que l'alternative à une révolution entravée ou manquée. La carte du monde fait apparaître, dans toute son étendue, l'empire de la violence. A l'heure actuelle, plus de trois milliards d'êtres humains vivent dans des systèmes oppressifs qui leur refusent les droits de l'homme. Dans plus de cent états — régimes communistes, dictatures militaires, gouvernements autoritaires — des millions d'innocents sont poursuivis pour leurs convictions religieuses, leur indépendance d'esprit politique, leur race, leur appartenance ethnique ; ils sont emprisonnés, torturés, mis à mort. Nous assistons, avec horreur, à la planification et à l'uniformisation de la cruauté.

### VIOLENCE DES INDIVIDUS

La société démocratique dans laquelle nous avons la chance de vivre nous préserve de l'arbitraire et de la violence étatique. Cependant, la sécurité de notre vie quotidienne n'est pas, pour autant, garantie ; elle est même, aujourd'hui plus que jamais, menacée, à chaque instant, par des actes de violence dont les mobiles, dans leur diversité, témoignent du malaise de la civilisation moderne et du mal de vivre dont souffrent beaucoup de nos contemporains. Considérons les crimes de sang. Ils sont principalement provoqués, de nos jours, par des pulsions qui n'avaient pas, naguère, l'occasion d'éclater. Le besoin de drogue pousse le toxicomane en état de manque au meurtre d'innocents qu'il dépouille de leur argent pour se procurer le stupéfiant dont il est dépendant. L'habitant d'un grand immeuble, excédé par le bruit, tire sur le voisin qui trouble

son sommeil. Un asocial dément ouvre le feu, dans un grand magasin, sur la foule des clients et fait, du même coup, plusieurs victimes. Un paisible passager est pris comme otage par un pirate de l'air et abattu par lui, etc... (notons en passant que les crimes passionnels qui ont la jalousie pour moteur sont aujourd'hui plus rares que naguère, sans doute parce que la fidélité conjugale n'est plus vécue comme un idéal ou comme un impératif).

Nous sommes tous les témoins de ces violences extrêmes ; nous en sommes aussi constamment les potentielles victimes. De même que nous vivons dans une civilisation à haut risque et pouvons, à tout moment, payer le lourd tribut d'une périlleuse technique, de même nous sommes exposés à subir en permanence les effets délétères de situations conflictuelles auxquelles nous sommes étrangers. Le terrorisme actuel qui est le moyen d'action commun à des causes diverses (qu'il s'agisse de l'Irlande, du Pays Basque, de la Palestine, de la Corse, etc...) prend dans ses tentacules meurtriers de nombreux innocents. La mondialisation et l'interdépendance des problèmes à résoudre, l'internationalisation des techniques meurtrières font peser une menace latente sur la vie quotidienne de toutes les populations. Ainsi la violence est un mal endémique dont nul n'est préservé.

L'effet de son omniprésence est encore aggravé par le spectacle qu'elle donne constamment d'elle-même dans les médias, au cinéma et à la télévision. Qu'elles soient fictives ou réelles, les images de la violence s'imposent quotidiennement à notre regard ; nous sommes les témoins permanents de tous les affrontements sanglants, collectifs ou individuels, qui déshonorent notre planète. L'ubiquité de la violence, alliée à l'universalité et à la banalisation de sa figuration, est un autre trait spécifique de la société contemporaine.

Mais comment vivons-nous cette situation inédite qui agresse à tout moment notre sensibilité et trouble notre conscience ?

L'effet le moins pervers et le plus commun est d'émousser notre indignation et d'augmenter notre résignation au risque. Mais le spectacle de la violence n'a-t-il pas en lui-même une malfaisante valeur d'exemple ? Ne contamine-t-il pas les âmes faibles ? En un mot, la violence ne se nourrit-elle pas de la représentation que, complaisamment, nous donnons d'elle ? Nous ne pouvons, quant à nous, nous empêcher de croire à la sournoise magie des images.

Nous vivons aujourd'hui dans un climat de brutalité ouverte, latente ou contenue. De la violence, nous sommes continuellement les témoins, parfois les victimes ; n'en sommes-nous pas aussi, sciemment ou non, les auteurs ?

L'individualisme, dont la démocratie assure à chacun le légitime exercice, connaît trop souvent une pernicieuse déviance ; il dégénère en égocentrisme, s'affranchit de toute obligation de solidarité, s'endurcit jusqu'à l'intolérance et au mépris des autres. C'est à cette source trouble que s'alimente la violence quotidienne. Elle se manifeste à chaque instant, sous des formes multiples, avec une virulence variable. Mais c'est la seule que nous puissions, simples individus, contrôler et réduire. Si les conflits qui infestent le monde nous dépassent, tout en nous infligeant ça et là des blessures imprévisibles et imméritées, il nous appartient, dans nos rapports avec notre prochain, de répandre et d'inspirer la paix. Nous devons faire rayonner, à notre échelle, ce tranquille humanisme que Thomas Mann définissait en ces termes : « un état d'âme humain qui implique justice, liberté, connaissance et tolérance, aménité et sérénité ». C'est le contraire du préjugé, de la présomption et du fanatisme ; c'est la chance d'une société moins brutale et plus fraternelle.

Eric GROS.

### ■ POLOGNE

Les dépouilles mortelles de 50 prisonniers français auraient été retrouvées.

Une fosse commune découverte il y a deux ans en Pologne renfermerait, selon toute vraisemblance, les restes de cinquante prisonniers de guerre français exterminés par les nazis pendant la dernière guerre mondiale. Selon le journal du soir de Varsovie, Express Wieczorny, qui a rapporté cette information mardi 21 juin, cette fosse commune a été mise au jour lors de travaux de terrassement dans la petite localité de Nowa-Rozanka, dans la région d'Oiszytn (ancienne Prusse orientale), à proximité de la bourgade de Ketrzyn, où Hitler avait installé son quartier général en 1941 pour diriger les opérations contre l'URSS.

# Dossier I. : 70<sup>e</sup> anniversaire de l'Armistice de 1918

2 août 1914 :

## LA MORT DU CAPORAL PEUGEOT

A Paris, les convois qui quittaient la gare de l'Est portaient ces mots tracés à la craie : « Train de plaisir pour Berlin ».

« La veillée d'armes s'achevait.

Les ambassadeurs allaient se trouver en chômage. La parole était désormais au canon. Mais le premier mort de la guerre était déjà tombé trente-deux heures avant la déclaration de guerre.

Le matin du dimanche 2 août, le lieutenant allemand Meyer recevait, en effet, cet ordre : « Franchissez la frontière et faites un service d'éclaireurs dans la direction de Belfort, en passant par Delle, pour établir où se trouvent les rassemblements

### AVANT-PROPOS

La Lorraine a été au premier rang des opérations de guerre d'août 1914, ses quatre départements ont eu à supporter le poids des attaques frontales de l'ennemi cherchant le passage qui, en contournant Verdun par le sud, lui ouvrirait la route de Paris.

Si les soldats payèrent un lourd tribut, les populations civiles ont elles aussi beaucoup souffert, les villes et les villages ont longtemps gardé les traces des bombardements, des pillages et des saccages de l'ennemi.

Des milliers de morts et des dizaines de milliers de blessés ont été dénombrés entre le 2 août et le 13 septembre 1914 sur le front de Lorraine. Rappeler aujourd'hui ces premiers désastres de la Grande Guerre, c'est en quelque mesure rendre justice à ceux qui y furent mêlés, avant-garde de l'immense cohorte de tous ceux qui, par la suite, luttèrent et souffrirent pour la défense de la Patrie et de la Liberté quatre longues années durant.

Pierre Durand.

### LA MOBILISATION ET LE DEBUT DE LA GUERRE

« Le 3 août 1914 — Il fait beau un peu frais. Les réservistes rejoignent leur garnison. Dans le milieu officiers de réserve, les choses sont prises au sérieux, on discute des plus hauts problèmes de politique générale. On refait la carte d'Europe après la reprise de l'Alsace ! Le moral de tous est excellent.

Les hommes ont un mélange de gravité et d'entrain qui fait plaisir à voir. Chacun fait son devoir, du moins chez les jeunes.

Dans le milieu quadragénaire, il y a quelque chose de plus rassis et de moins idéaliste que dans la masse des jeunes. On sent chez beaucoup de ces braves gens que le meilleur de leur cœur est resté au foyer.

Néanmoins, l'organisation se fait dans une tranquillité et une sécurité admirables ».

\*\*

« A l'arrivée dans les casernements, une belle confiance, un sentiment très vif du devoir qui s'exprime simplement, soutient et soulève les cœurs. On entend des paysans se rendre un compte très exact des effets de la guerre actuelle. Par exemple l'un d'eux dit : « sûrement qu'après ça on ne pourra plus se manger entre français : ça ne prendra plus le péril clérical ». On a vu un prêtre à la frontière qui allait être mis aux services infirmiers et qui a demandé à être parmi les combattants.

Les jeunes réservistes défilent merveilleusement ; les figures sont jeunes, vaillantes avec grâce ; l'allure est parfaite d'entrain et d'aisance.

22 août 1914. Le canon gronde le soir au lointain, dans la direction de Nancy.

Tout le monde a confiance.

Les jeunes qui ont passé huit jours dans les tranchées sous le feu ont vu tomber tous leurs camarades autour d'eux. Ils racontent tout cela avec un sang-froid stupéfiant.

Tout le monde fait son devoir, chacun à sa manière et son langage, mais tous avec le même entrain et la même vaillance. C'est vraiment un seul cœur qui battait en tous.

Malgré la vie rendue monotone par le mauvais temps, l'espoir, la confiance de plus en plus forte, ragaillassent et soutenaient.

20 septembre 1914. Les opérations qui viennent de se dérouler les jours précédents laissent supposer que grand règlement de comptes n'est pas encore prêt de finir. Il semble que la patience à ce moment est la seule forme de courage qui soit demandée à tous.

Il y a des hommes qui savent que leurs maisons sont pillées, brûlées, que leurs femmes et leurs enfants ont dû s'enfuir, qui ne savent pas depuis six semaines où vit ce qu'ils ont de plus cher, ni même s'ils vivent, et qui dans cette grande détresse intérieure continuent à rester calmes et ne veulent penser qu'au péril commun.

Les braves gens de Lorraine s'oublient ingénument avec une abnégation sans réserve pour ne regarder que la patrie et son salut.

16 octobre 1914. Les vies de tous les jeunes hommes de France sont virtuellement sacrifiées ou tout au moins disponibles.

24 août 1915. Au treizième mois de campagne, la machine est restée bonne et la confiance intacte ».

de troupes ». La patrouille — un témoignage allemand le dira — fut « pleine de joie et de désir de combattre, fière d'apprendre la première, à l'ennemi, la force du cavalier allemand ».

A Jonchery, à 12 km de la frontière, se trouvait un petit poste du 44<sup>e</sup> régiment d'infanterie : quatre soldats commandés par un caporal : le caporal Peugeot. Mais donnons la parole au maire d'Etupes, témoin de ce sanglant lever de rideau :

« La fille de M. Docourt, sortie vers 10 heures pour aller chercher de l'eau à la fontaine située à une trentaine de mètres de l'habitation, aperçut une patrouille allemande cheminant entre deux de blé qui la cachaient au petit poste français ; elle revint précipitamment, en s'écriant : « Au secours ! Voilà les Prussiens ! »

« La sentinelle n'avait pas encore découvert la patrouille ; le lieutenant Meyer poussa son cheval sur la route et fonça dans la direction de Jonchery, tandis que les autres cavaliers longeaient un talus pour prendre la sentinelle et le poste entre deux

Ce texte est un extrait des lettres qu'un combattant adressait à sa femme pendant sa mobilisation et qui firent l'objet d'une publication par les Editions de Brocard à Paris, en 1931, sous le titre « Lettres de guerre ».

L'auteur, le Lieutenant Pierre-Maurice Masson, Professeur de littérature française à l'université de Fribourg en Suisse, fut mobilisé comme sergent à l'âge de 35 ans, au 42<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie, avant d'être nommé sous-lieutenant en janvier 1915. Il gagna les tranchées de Flirey (à l'ouest de Pont-à-Mousson), face au bois de Mort Mare, avec le 261<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, le 1<sup>er</sup> janvier 1916. Nommé commandant de la 22<sup>e</sup> compagnie avec le grade de lieutenant, c'est là qu'il tomba au champ d'honneur, dans les circonstances suivantes :

« Au matin du 16 avril 1916, un dimanche, le bombardement qui ne s'interrompait jamais tout à fait dans son secteur, s'y fit plus violent. Il avait été précédé d'un éclatement de mine qui pouvait faire présager une attaque. Le lieutenant commandant la 22<sup>e</sup> compagnie voulut s'assurer que chacun de ses subordonnés était à son poste ; il fit posément sa ronde sous la rafale, revint à son abri, y entra un moment pour y donner un ordre et remonta sur le seuil ; après avoir quelques secondes observé le tir de l'ennemi, il le franchissait de nouveau, lorsqu'un projectile vint éclater devant lui, le faisant, dans son éclair, passer sans souffrance du « champ de mort » à cette « vie éternelle » dont depuis des semaines il pressentait l'approche et ensevelissant un instant son corps dans la terre presque natale (il était né à Metz) qu'il avait pendant vingt mois défendue. Il avait 37 ans ».

Dans son livre sur « Histoire et Destinée », M. Jean Guilton, de l'Académie Française raconte ce trait de Bergson. « Il avait reçu la visite de Mme Pierre-Maurice Masson qui, s'étant mariée en 1912 (la date est importante) avait eu, au moment de son mariage, un songe où elle avait vu son mari mourir dans une sorte de flaque d'eau entourée de fils de fer. Et son mari est mort en 1916, dans la Woëvre, dans les tranchées. « J'ai eu un songe prophétique, avait-elle dit à Bergson, comment l'expliquez-vous ? » Et Bergson avait répondu : « Madame, notre vie est un « point indivisible ». Réf. « Le temps d'une vie », Editions Retz-Centurion, 1980.

Une citation glorieuse à l'ordre de l'armée a proclamé la « valeur morale et militaire » du lieutenant Pierre-Maurice Masson, par ailleurs, docteur posthume de l'université de Paris et titulaire d'une haute récompense de l'Académie Française.

Son corps repose au cimetière du petit village de Flirey, à quelques centaines de mètres de la forêt dont il défendait l'accès à l'ennemi, il y a maintenant soixante-douze ans.

P. D.

### LA BATAILLE DE SARREBOURG

Août 1914

Depuis le début de l'année 1985, le Bulletin Municipal de Sarrebourg publie à l'intention des habitants de cette ville mosellane un rappel de son histoire locale durant les chaudes journées du 18 au 22 août 1914, de Morhange au Donon, en passant par Sarrebourg.

C'est une véritable petite reconstitution historique et l'auteur (1) pour ce faire a utilisé quasi uniquement les témoignages des habitants de l'époque qui ont vécu les événements et qui sont aujourd'hui nonagénaires... Pour ceux disparus, les écrits qu'ils ont laissés ont été consultés.

En voici quelques extraits qui ne seront pas sans rappeler à certains d'entre nous des faits semblables, aux mêmes lieux, quelques vingt-cinq années plus tard.

« Dans nos montagnes se déroula, en ces mémorables journées d'août 1914, un terrible affrontement que personne n'aurait jamais pu prévoir.

« Marche des Allemands au-delà de la frontière et recul volontaire. Le 1<sup>er</sup> août 1914 la guerre est déclarée. Les troupes allemandes ont avancé dans le territoire français jusque vers Cirey et Blamont. Mais elles ne s'attarderont pas à rester longtemps dans ces parages. Elles quitteront ces premières villes dès le 14 août et dans le but d'attirer les troupes françaises, elles vont feindre leur impuissance. Tout cela dit que la bataille, préparée depuis le mois de juin, va être livrée.

« Avant le déclenchement de la bataille, les Allemands vont attirer les Français dans un véritable guet-apens.

« Ce piège, l'état-major français aurait dû, dans la mesure du possible, l'éviter.

« L'accoutrement des fantassins français ; l'on ne peut qualifier autrement l'uniforme que portaient ces

feux. Le caporal et la sentinelle firent les sommations réglementaires, mais la patrouille ouvrit le feu sur les Français ; le lieutenant déchargea trois fois son revolver ; une balle se logea dans un peuplier, une seconde atteignit le caporal Peugeot à l'épaule droite, la troisième traversa un prunier. Quoique blessé mortellement, Peugeot eut la force d'épauler son fusil et de faire feu dans la direction du lieutenant, qui s'affaissa aussitôt sur sa selle et tomba de cheval, une cinquantaine de mètres plus loin, atteint de trois balles. En même temps, nos fantassins ripostèrent à l'agression.

Le caporal lâcha son arme dès qu'il eut tiré, fit quelques pas vers la maison, puis tomba, la tête dans l'encadrement de la porte, sans un cri, ni une parole...

Le sang a coulé — le premier sang de la plus affreuse tuerie de l'Histoire.

André Castelot.

(Historia - juillet 1964).

malheureux envoyés comme des bêtes à l'abattoir : veste bleue, pantalon rouge, les Allemands, vêtus de felgrau, ne pouvaient se voir offrir meilleure cible.

« Un témoin de la bataille a rapporté « avoir vu les mitrailleurs allemands tirer, comme des lapins, nos malheureux jeunes soldats qui essayaient d'avancer le long de la lisière de la forêt de Hoff vers Sarraltroff.

LE BILAN :

« Le bilan humain est catastrophique : ce sont par milliers, entre 8 000 et 10 000 hommes, que se comptent les morts, c'est à une dizaine de milliers que s'évaluent les blessés.

« Pendant que des civils évacuent les blessés et enterrent les morts, les Allemands font prisonniers de nombreux soldats français restés sur le champ de bataille, certains pour soigner les blessés, d'autres auxquels toute possibilité de repli a été enlevée. C'est dans l'ancienne caserne Richepanse qu'ils seront rassemblés dans les pires conditions, parqués presque comme des bêtes, en attendant leur transfert ultérieur en Allemagne.

« Pour sa part la population sarrebourgeoise apportera aux soldats français son soutien tant moral que matériel dans la mesure de ses possibilités et souvent en prenant de grands risques.

« A la fin de la guerre, l'un d'entre eux, le lieutenant Pierre Guenard, originaire du Creusot, a adressé à sa bienfaitrice, Mme Wilhelm, la lettre suivante :

Le Creusot, 9 décembre 1918

Mademoiselle,

« Maman m'a remis votre lettre qui m'a causé une des émotions marquantes de cette guerre. Elle fut pour moi le rappel de ces jours qu'on rêve d'avoir vécus. Bien souvent au cours de ma captivité, dans tous les lieux où se déroula le tourbillon de la vie, j'ai songé à vous qui m'étiez apparue dans l'adversité, personnifiant le meilleur de notre âme française, qui étiez la preuve vivante que mes amis, nos frères, qui se faisaient tuer sur les champs de bataille, ne faisaient pas en vain le sacrifice de leur vie. Vous fûtes aussi quelque peu mon réconfort, car cette souffrance morale que les Allemands sciemment nous infligeaient, vous l'aviez subie depuis si longtemps (annexion 1870-1918). Je me suis demandé bien des fois ce que vous aviez pu devenir et il m'était bien difficile d'avoir des nouvelles de Sarrebourg.

Mais vous avez droit, vous qui fûtes l'unique jeune fille de la Croix-Rouge qui passa dans mon existence de blessé, à ce que je vous révèle un peu de la suite de mes tristes aventures.

Ingolstadt en Bavière fut ma nouvelle résidence. J'y demeurai 21 mois ne quittant le Hauptlazarett que pour le Reservelazarett et vice versa. J'eus la chance de rencontrer un bon chirurgien ayant été longtemps en France et regrettant la guerre. Je lui dois d'avoir conservé mon bras. Ce fut d'abord la gangrène causée par le schrapnell et l'étoffe entrainée dans la blessure, puis la paralysie de la main, le nerf radial s'étant trouvé emprisonné dans le cal osseux, puis l'ankylose progressive du coude. La chirurgie annihila les efforts des deux premières causes, mais ne fut rien contre la troisième qui me valut mon internement en Suisse en mai 1916. Je restai là deux ans allant de la montagne au lac et du lac à la montagne. Ce n'était plus la captivité, puisque ma famille put venir me voir. Cette première visite vous devinez ce qu'elle fut.

Mon retour en France me rendit à la vie normale, si bien que je vais jeter bientôt les bases d'une nouvelle famille. Dans huit jours, le 17, j'aurai conduit ma fiancée devant l'autel, et vous qui fûtes si bonne, vous ne me refuserez pas ce jour-là vos vœux.

Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de votre famille que j'ai encore fidèlement présente à la mémoire et dans l'expression de ma reconnaissance vous trouverez l'hommage d'un Français pour votre Lorraine à jamais retrouvée ».

Pierre Guenard.

19, rue de Margerita, Le Creusot.

En écrivant sa lettre de reconnaissance à Mme Wilhelm, le lieutenant Pierre Guenard ne pouvait certes pas prévoir les événements qui allaient se produire vingt cinq ans plus tard.

Une fois de plus, des soldats français capturés après de durs combats dans cette région, ont pu apprécier le patriotisme de ses habitants et leur dévouement à leur égard. Qu'ils en soient ici remerciés.

Pour ma part, rentrant de captivité en 1945, c'est à Sarrebourg que j'ai repris contact avec la France. C'est un souvenir qui ne s'oublie pas, et chaque année je reviens dans la ville comme en pèlerinage.

C'est aussi au cimetière militaire de Sarrebourg qu'est implanté le Mémorial de la Captivité des soldats de 1914-1918.

Nos vifs remerciements vont à M. Jacques BRUNNER qui a bien voulu nous autoriser à publier des extraits de sa communication au « Bulletin Municipal de Sarrebourg ».

Pierre Durand.

70<sup>e</sup> anniversaire de l'Armistice de 1918

## Chez GUILLAUME

« Messieurs, vous fenez tous ici, vous chens des professions libérales, chens de condition, pour travailler d'un dur travail dans les marais, dans la vase humide, sous le dur glimat de la Westphalie... Nous sommes obligés de vous amener dans ces mauvais lieux parce que votre gouvernement français envoie nos prisonniers (et nos prisonniers sont tous des chens civilisés, instruits, bien cultivés) travailler au Maroc, en Algérie, sous le dur glimat de l'Afrique où ils sont gardés par des nègres noirs (sic). Ecrivez à vos familles, à vos amis respectables, à vos préfets, à vos bourgmestres, de faire sortir nos pauvres Allemands du Maroc, de les ramener dans le bon glimat de la France et vous rentrerez dans vos camps ! »



Sur les bords de la Baltique.

Ainsi parlait l'officier-dompteur accueillant des P. G. français « sélectionnés » de la Grande Guerre dans un camp de représailles collectives en Westphalie. Le texte est tiré d'un vieux livre jauni et délabré, « En représailles », de Eugène-Louis Blanchet, paru aux Editions Payot et Cie en 1918, quelques mois avant l'armistice, de là peut-être sa virulence. L'ami béarnais qui me l'a confié, Pierre DAROT, écrit : « Ce petit livre, agrémenté de croquis et de caricatures de l'auteur, est un récit vivant, ces représailles ne touchaient pas des évadés repris ou des refus de travail mais constituaient une opération visant à saper délibérément le moral des hommes ». Certes, mais choisis en raison de leur condition sociale, des « intellectuels », au sens très large du mot, comme moyen de pression sur le gouvernement de la France — ou simple alibi pour un dévouement de barbarie ? En tout cas nos P. G. refusèrent le jeu et préférèrent subir.

En route dans la boue des marais la colonne s'avance quand soudain, un cri :

- Les v'là !
- Quoi ?
- Les barbelés, tiens !

Ah ! ces ronces rouillées, ces barbelés, crispante vision ! N'importe où, vous levez les yeux : ils sont là, implacables hachures tendues sur l'horizon, toile d'araignée dont nous sommes les moucherons. Barbelés menaçants, énervants ! Obsession démoralisante dont la Faculté a reconnu les pernicious effets sur le système nerveux : la psychose du fil de fer ! »

DAROT poursuit :

« Par son récit et par ceux rapportés d'autres camarades l'auteur, rapatrié pour maladie via la Suisse en 1916, nous apprend l'ampleur et les conditions de vie et surtout le travail forcé dans les camps de Crefeld, Darmstadt — plus de 30.000 hommes auraient été disséminés en Pologne et jusqu'aux lacs mazuriques, dans la région de Blizna. Certains autres et notamment des Anglais seront contraints de travailler sur le front de l'Ouest, dans la Somme par exemple, en 1917, soumis aux bombardements de leurs frères ».

C'est un livre dur, très dur que celui-là ! Il nous apprend encore au point qu'on se demande vraiment, au risque de scandaliser, ce que les hitlériens ont apporté en plus à l'art de « garder » des prisonniers ! Il n'y a rien de ce que nous avons connu vingt ans après qui ne fut déjà dans les implacables récits notés par notre aîné E.-L. Blanchet :

« ...La pluie ne cessa pas durant nos six semaines de « séjour » dans les marais. Qu'elle tombât en bruine ou à torrents, nous faisons nos dix heures par jour, les pieds dans l'eau, percés jusqu'à la peau, transis. Après quoi, en colonne, fourbus, abrutis, les mâchoires claquant, nous regagnions le camp. Ces retours dans la nuit avec la perspective de grelotter plus fort au fond des caveaux, avaient quelque chose de lugubre. J'en garderai l'éternel souvenir. L'un après l'autre, boueux, infects, vrais spectres, nous descendions dans les tanières où nous attendait une claire soupe d'orge.

Bientôt nous nous laissions tomber sur les bruyères moisis, mettant toute notre volonté à dormir enveloppés du suaire de l'humide obscurité. Suaire est le seul mot juste, car nous avons eu, là-bas, comme disait mon ami Duhaut « une répétition générale de la tombe ». Oh ! ces nuits, ces toux profondes, déchirantes, ces courts moments de gros silence ponctués par le lancinant tac, tac, tac, des gouttes d'eau. Exil, dénuement total, affreux sentiment d'impuissance, de déchéance, de graduel enlèvement dans cette boue liquide. Tout, tout, mais pas mourir ici ! » (...)

Cette poignante évocation a fait surgir en moi le souvenir des trois longs mois d'hiver 40-41 au cours desquels, en compagnie d'une douzaine de copains, nous récurions, dans les mêmes conditions de climat et de désespérance, les canaux d'irrigation qui parcourent la plaine qui s'étend devant Donaueschingen, aux sources du Danube. En place des caveaux suintants d'humidité, c'est une vieille bicoque glacée qui nous attendait à la brune. Aussi lorsque, explicitant le but de sa publication, Blanchet écrit : « Mais ce livre nous le dédions aussi et surtout à la génération qui grandit pour qu'elle se souvienne ! » (p. 41), on mesure l'involontaire ironie d'un tel propos : la génération qui grandissait devait avoir, par un effet pervers du destin, les dents agacées des mêmes raisins verts !

Les deux cents pages de représailles sont un poignant témoignage sur les souffrances du prisonnier et la férocité du gardien. L'auteur possède un talent d'observation et d'expression remarquable, sa plume est un scalpel quand il trace le portrait du lieutenant chargé d'un transport — les victimes changeaient souvent de calvaire :



Représailles en Westphalie.

« ...Ce lieutenant est le type parfait du hobereau prussien, orgueilleux, méprisant, haineux, barricadé dans sa caste, socle de l'empire... Œil bilieux, bouche insolente, joues balafrées, tête poussée haut par le col qui pénètre dans les maxillaires : torse sanglé, cambré, donnant à cet homme de guerre une apparence équivoque pour ne rien dire de plus... Les deux mains du « Herr Leutnant » sont sans cesse occupées, l'une à brandir une cravache plombée, l'autre à caresser la crosse d'un revolver » (...)

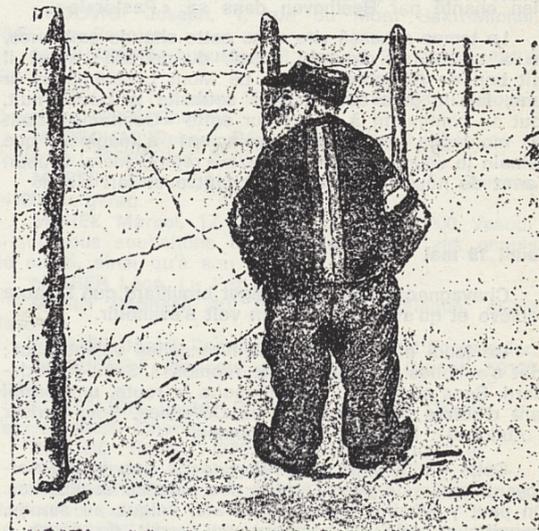
Après Darmstadt, « Cassel, le camp de la mort »... Déjà !

« En sortant du camp, nous découvrons, et nous ne pouvions en détacher nos yeux, le cimetière où dormaient des milliers de nos camarades, une forêt de croix noires qui se profilaient jusqu'à l'horizon. Quelle douleur ! » (...)

Continuant la lecture de ce martyrologe insoupçonné, je ne pouvais me défaire du sentiment que cette captivité pouvait avoir été plus cruelle encore que la nôtre et j'en cherchais la raison. Qui pouvait tenir au fait que nous fûmes prisonniers après un armistice tandis que nos aînés le furent durant les hostilités, les batailles du front exaspérant les géoliers au fil du temps et accroissant d'autant leur haine que la victoire fuyait les aigles impériales...

De Westphalie à la Baltique, de Blizna (Pologne) au pays de Bade et dans la Somme, l'été, l'hiver, de nuit, de jour ils vécutent des journées d'enfer en 15 et 16, 17 et 18, un an, deux ans ? Non, une éternité ! Français, Anglais, Russes, Roumains. « Ah ! les Roumains, malheureux entre les malheureux ! » — épaves humaines de Rastatt, de Mannheim, « jamais je n'oublierai vos yeux », écrit Blanchet.

Oui, c'est un livre terrible, accusateur et j'éprouve un vrai regret de ne pouvoir vous engager à le lire étant donné son ancienneté d'édition. P. G., mes camarades, il vous aurait surpris par sa violence et son réalisme, relation de « tourments qui furent moins le fait de la guerre que d'un système soigneusement élaboré, mis en œuvre jusque dans les moindres détails ».



Au camp de Crefeld.

Vingt ans après nous étions à même de constater le maintien de la tradition. Mais quel n'eût pas été notre effroi devant les barbelés s'il nous avait été donné de lire le livre de notre aîné, Eugène-Louis Blanchet, avant d'en goûter tout l'amer ! Je remercie DAROT de ne me l'avoir révélé... qu'aujourd'hui.

J. Terraubella.

## Mots croisés n° 443 par Robert VERBA

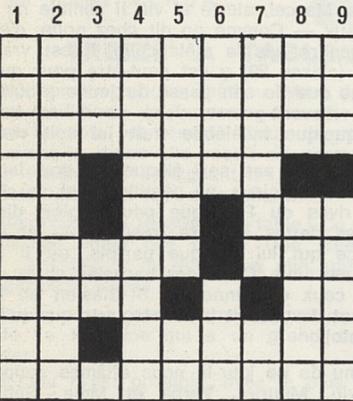
HORIZONTALEMENT :

- I. - Elle a souvent le feu au derrière, particulièrement avant le repas.
- II. - Procéder par une cérémonie officielle, à une mise en service.
- III. - Soudoyé pour accomplir une action souvent malfaisante.
- IV. - Voyelles. - Commune de Belgique dans le Limbourg. — V. - Fin d'infinif. - Quand la lune revient en sens inverse. - Moi. — VI. - Arbuste produisant des fleurs mauves ou blanches très odorantes. - Avec un « o » à l'avant c'est très culottée ! — VII. - Région du Finistère ou bien du N.-O. de l'Espagne où se trouvent d'importants monuments. - Lettre de l'alphabet grec correspondant à la lettre M. — VIII. - Posséda. - Jamais en avance ni à l'heure. — IX. - Genre d'agissements que l'on considère comme blâmables.

VERTICALEMENT :

1. - Elaguée par un instrument à deux branches mobiles tranchantes. — 2. - Qui est en avant par rapport au temps. — 3. - Capucin. - Saint de la Manche. — 4. - Fauche la place de quelqu'un. — 5. - Habitants de la mer d'Hellènes que le père de Thésée connut le jour même de sa mort. - Ni le matin, ni le soir. — 6. - Caractère des plus anciens alphabets germaniques et scandinaves. - Unité de surface. — 7. - Lorsque l'on s'y met sous ceux de quelqu'un, on est prêt à remplir ses désirs. - A vidé son cœur en lui faisant un don. — 8. - Coulent en Roumanie. - Fait entendre plaintivement. — 9. - Pour la connaître, il faut aller d'un étage à l'autre. - Lorsqu'on marche sur eux, il faut le faire avec précaution.

Solution en dernière page.



Chers amis,

Très peu d'entre vous ont répondu au questionnaire paru dans Le Lien de mai, qui demandait quel jour aurait votre préférence pour votre participation à notre ASSEMBLEE GENERALE ANNUELLE : JEUDI ou DIMANCHE ?

Nous insistons pour connaître davantage votre avis, car cette décision demande des préparations. Les réponses reçues jusqu'à ce jour sont toutes favorables au JEUDI, mais elles sont trop peu nombreuses pour que nous puissions en tirer des conclusions.

Alors, nous comptons sur vous et vous souhaitons à tous d'excellentes vacances et surtout une bonne santé. A bientôt le plaisir de vous lire et de vous retrouver.

R. V. / J. T.

## QUESTIONS

Afin de favoriser au maximum la participation du plus grand nombre à l'Assemblée générale annuelle (disponibilité, carte Vermeil, etc.), nous vous demandons de bien vouloir répondre aux deux questions suivantes :

1°) Jour préféré :

Jeudi  Dimanche

2°) Le choix du jeudi vous inciterait à venir ?

OUI  NON

Cochez les cases correspondantes et envoyez votre réponse à : Amicale des Stalags V B - X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. MERCI.



## WEEK-END EN... OCCITANIE

18 MAI 1988

Paris. Gare de Lyon. 10 h 10.

Le TGV s'éloigne doucement, glisse sur la voie, laissant derrière lui la pluie qui tombe sur Paris, traversant la brume matinale qui s'élève, fonçant vers Lyon à plus de 270 km à l'heure, qu'il dépasse après deux heures de trajet, puis Valence pour arriver à Montélimar, ponctuel comme un roi, à 13 h 27. Noblesse oblige !

Le ciel est dégagé, lumineux, c'est déjà le midi. Une légère brise venant du sud méditerranéen fait frissonner les hauts cyprès en signe de bienvenue et qui s'inclinent gracieusement. Devant la gare, Yvonne et Jules GRANIER m'accueillent chaleureusement : accolades et joie des retrouvailles après une longue absence.

Laisant Montélimar qui fleure bon le nougat, traversant le Rhône, large et majestueux, déjà loin derrière nous les prestigieux vignobles de la Vallée du Rhône, nous voici en Ardèche au pied des Cévennes.

La route se faufile à travers un paysage verdoyant qui laisse percer ces villages blottis entre champs et bois, à chaque détour du chemin... Arrêtons-nous un instant dans un de ceux-ci : Baladuc, classé parmi les plus beaux types de villages de France, fier de ses ruines, de son clocher, de ses maisons fleuries, de ses rues étroites et pavées. L'ensemble se reflétant dans cette rivière mouvementée, chargée d'écume, balayant son fond rocaillieux : c'est l'Ardèche dans toute sa beauté, se frayant un passage parmi ses falaises, ses gorges uniques.

On ne saurait s'attarder. Le ciel se couvre, s'obscurcit, des éclairs sillonnent les nuées, un grondement lointain et sourd... l'orage éclate, laissant tomber ses grosses gouttes sur le pare-brise dans un bruit mat. Il faut, à regret quitter ce site et l'Ardèche pour rejoindre le Gard.

Après une montée déjà ensoleillée, tandis que les lauriers-roses, les bougainvillées, les roses secouent les dernières larmes de pluie que leur a laissées l'orage en s'éloignant, voici la borne séparant l'Ardèche du Gard. Brusquement tout va changer, après une descente en pente douce et sinueuse qui nous permet d'admirer et contempler un panorama unique sur la « Corniche des Cévennes » dans toute sa longueur. Au couchant c'est féérique, telles des ombres chinoises se détachant au crépuscule naissant, et au sud, dominée par le Mont Aigoual.

Voici la vallée, Bessèges, Gagnières et Chavagnac avec ses maisons massives aux murs épais qu'adoucit la vigne vierge, et les roses, pour en atténuer la rudesse. Ces maisons qui abritèrent et protégèrent tant de « Camisards » honteusement pourchassés dans leur foi par les Dragons du Roi, laissant dans leurs mains sang et horreur : ces innocentes victimes de la « Révocation de l'Edit de Nantes » ne pourront jamais l'oublier... et ce nuage, plein de larmes, devait à jamais ternir le Soleil de ce grand roi.

Voici la demeure de nos amis GRANIER, que certains camarades et amis connaissent déjà. Une fière bâtisse dont la rudesse disparaît dès que nous franchissons la grille en fer forgé, un escalier, une terrasse. La porte s'ouvre : une main de fée a su égayer l'intérieur avec goût et finesse dans l'ameublement. Tout est respecté, chaque objet y a sa place. L'éclairage met tout en valeur ; il y fait bon vivre.

Quand le merle siffle, que la « gagnière » murmure sur son fond de rochers, jouant avec l'écume et les derniers rayons du couchant tout se résume... l'orage s'en est allé, le chant de la pluie aussi fait place à celui des oiseaux. Le ruisseau continue sa course infatigable : c'est le calme apaisant après la tempête ! Ce calme si bien chanté par Beethoven dans sa « Pastorale ».

Le temps a passé vite dans cette chaude ambiance, on a tant à se dire, du passé, du demain ; aussi il fait bon de rejoindre son lit. Le Mont Lozère, sous la lune, fait le gros dos et nous souhaite la bonne nuit, tout en continuant à veiller sur cette « Occitanie » dont la montagne est belle ; comment s'imaginer que demain je devrai déjà la quitter... à regret. Merci à Jean Ferrat de nous l'avoir si bien chantée et fait aimer.

## Jeudi 19 mai 1988

Chavagnac, 9 heures. Un léger brouillard que l'aurore soulève et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

Ce jeudi il fera beau. Les hirondelles volent haut ; tout s'annonce bien pour cette réunion à Saint-Jean-du-Gard. Sans s'attarder, nous prenons la route, une parmi tant d'autres qui sillonnent les Cévennes, pour arriver à Audouze : la Porte des Cévennes.

Cette petite ville pittoresque, dans son vallon verdoyant, contraste avec l'aridité des croupes dominantes. On peut y admirer la Bambouseraie, unique au monde, magnifique forêt de bambous qui servit de décor à Charles Vanel et Yves Montand dans leur film prestigieux : Le salaire de la peur. La porte étant franchie nous sommes au cœur des Cévennes. Riche de sa culture, de ses vignes qui donnent ce cru très apprécié des connaisseurs : Le Costière du Gard Rosé. Encore quelques kilomètres et voici la Perle des Cévennes : Saint-Jean-du-Gard. Cette petite ville, déjà méridionale avec sa grande rue étroite, bordée de hautes maisons, s'élève sur la rive gauche du Gardon, au milieu des vergers. Son église, son clocher surmonté d'un campanile en fer forgé, abrite la cloche. Nous y entrons. Les Pères

Forestier et Souché nous attendent et vont concélébrer la Messe du Souvenir à la mémoire de nos camarades et amis disparus. Dans son homélie le Père Forestier nous rappelle que pendant cinq ans nous étions des « morts vivants » et qu'aujourd'hui nous sommes des survivants, chacun de s'en souvenir dans l'émotion que nous partageons.

A deux pas de l'église nous voici devant l'Hostellerie « L'Oronge », qui autrefois était l'arrêt de la diligence sur la route royale de Nîmes à Florac. Pourquoi L'Oronge ? Tout simplement à cause du nom d'un champignon très recherché dans la région et apprécié des gourmets. Hélas, presque disparu de nos jours !

Dans la grande salle rustique, au premier étage, rénovée avec beaucoup de soin, respectant les vieux murs, les solives anciennes, un confort cossu, une ambiance très sympathique. Mme Berthier nous y accueille. « Dame cuisinière de France » fière de son titre et de ses 3 étoiles, et qui allie confort et gastronomie avec une cuisine familiale traditionnelle. Son menu, très Cévenol, conviendra à tous. Son Vol au Vent aux champignons des Cévennes, quel régal ! ; sa Blanquette de Chevreau, son Gratin, ses Fromages de Chèvres de la région, sa Tarte Tatin, tiède à point. Le tout arrosé de ce vin, trésor des Cévennes « Costière du Gard » qui peut rivaliser avec tous les grands crus ; le café, le champagne, de quoi pouvons-nous nous plaindre ? Que la mariée est trop belle...

La table, dressée agréablement et fleurie. 35 convives doivent y prendre place.



Avant de s'asseoir, Jules GRANIER, par une délicate et pieuse pensée fait observer une minute de recueillement à la mémoire de notre regretté camarade Jean CANNAU, de Caujac, décédé quelques semaines avant cette rencontre, après avoir supporté courageusement un douloureux calvaire. Il devait être des nôtres aujourd'hui, comme chaque année. Jules GRANIER rappelle qu'une délégation d'anciens P.G. venus du Gard, de l'Ardèche et de la Lozère a accompagné la dépouille de leur camarade jusqu'au petit cimetière de Caujac, où il repose en paix, apportant à son épouse le réconfort et toute leur sympathie attristée.

Le repas est servi sous l'œil bienveillant de Mme Berthier ; son personnel très stylé, attentif, veille à ce que nous ne manquions de rien, surveillant nos assiettes et nos verres.

Au dessert, MOUFFLET, plus jeune, plus dynamique que jamais, nous conte ses mots (!?) pleins d'humour... avec la bénédiction des Pères FORESTIER et SOUCHE. C'est au tour des dames : Mme BARELLI, Mme LOISEAU, fille de nos amis PLANCHET, chantent joliment ces refrains que chantaient nos parents, qu'ils nous apprenaient en ces jours lointains de notre enfance et que l'on n'oublie pas. Elles sont très applaudies. Puis c'est BARELLI, MATEO, CABRIT qui nous content des histoires dont ils ont le secret... et l'humour. Bravo à ces fins diseurs pleins de verve.

Mais le temps a passé trop vite, il faut se séparer avec beaucoup d'émotion. Ce n'est qu'un Au Revoir ! L'an prochain la réunion aura lieu à VIVIER, le dernier jeudi de mai 1989... D'ici là... Gardons l'espoir d'être aussi nombreux, plus encore si possible, mais surtout pas moins.

Un grand et chaleureux merci à Jules et Yvonne GRANIER, organisateurs de cette journée si réussie, même si leur modestie doit en souffrir. Bénévoles, ils se dévouent et ont droit à toute notre reconnaissance et à notre vive sympathie.

A eux deux : MERCI !

Lucien VIALARD.

Kdos d'Ulm - V.B.

— Etaient présents : le Père Forestier, le Père Souché, MM. et Mmes Granier, Matéo, Barelli, Minette, Fostat, Cabrit, Marcy, Linarès, Borie, Planchet, Loiseau, Noël, Blanc, Moufflet, Coyras, Poudevigne, Blanchon.

— Etaient excusés : Chaballier, Causse.

## NOS PEINES

Jean LABAIGT nous a quittés, le 19 mai, après un douloureux calvaire.

Ancien d'Ulm, fidèle amicaliste, V.B., Ulm, il lisait toujours avec beaucoup d'intérêt et d'émotion Le Lien qui lui parvenait dans le Foyer « Asnières » où il était hébergé, seul, mais courageux.

Ancien du Kommando Magirus à Ulm, il y retrouvait de fidèles camarades : René Schroöder, Alphonse Hinz. Ce dernier, en voisin, rendait souvent visite à ce malheureux camarade dans sa solitude.

Qu'il repose en paix. Il avait 82 ans.

A ses enfants, nous renouvelons toute notre sympathie attristée.

L. VIALARD.

Ulm - V.B.



Quelques brèves nouvelles...

Relevé dans le « Courrier des lecteurs » du Lien de mai l'adhésion de Yolande DROUOT à l'Amicale des Stalags. Par cette continuité, elle reste près de nous tous, les rescapés de notre camarade. Un grand merci ma petite Yolande.

Et des nouvelles de nos amis ANCELOT parfaitement installés en Loir-et-Cher. Notre ami prend de la bouteille lui aussi (il doit traîner autour de 77 piges) et comme beaucoup d'entre nous, il se plaint des jambes, hélas. Alors mon cher Gilbert, meilleure santé... et ne lâche pas surtout !

Un rayon de soleil qui me parvient de Lourdes de notre ami JOUILLEROT, lequel me charge, de vous répercuter à vous tous, son meilleur souvenir. Merci à toi, Gaston.

Quant à notre ami FRUGIER à moi — à vous tous amis du 604 devrai-je dire — en m'adressant une très « jolie carte » représentant un monsieur d'un certain âge ayant des difficultés avec son « zizi », vous me suivez les amis, car il est « encombrant, essoufflé, ramolli », etc... Hélas, nous en sommes tous là pas vrai ? Coquin de Jean (bonne fête pour la St-Jean !) (avec du retard, il est vrai !)

Et maintenant, au mois de septembre les amis et bonnes vacances à tous !

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag IB puis XB.

## VISITE

C'était le 17 mai dernier. Nous étions au siège de l'Amicale, pour la réunion prévue du Bureau, quand il entra coiffé de blanc et plein de verve :

— Salut ! citoyens.

— ? (déjà, le Bicentenaire !) Salut ! Mais, mais, mais c'est bien sûr, c'est lui, c'est notre BERNARD canadien, de Vancouver (B.C.) !

Inchangé le Marcel, alerte et vif, il semble ne souffrir d'aucun maux — Comme on dit chez nous, c'est un gars qui n'engendre pas la mélancolie. Il est vrai que son jeune âge (classe 39) y est peut-être pour quelque chose ! A moins que de son passé de jeune grouillot et loustic parigot d'avant-guerre, dans ce même quartier Saint-Lazare, quelque indélébile trait lui soit resté ?...

Je ne vous dirai pas son éloquence, son langage fleuri ni ses yeux malicieux, sa gentillesse et sa civilité. Il venait des rives du Pacifique pour régler, disait-il, quelques vieilles dettes à notre trésorier — et visiter aussi la France qui lui manque parfois, où il avoue compter quelques amis. Ceux des barbelés entre autres et en premier ceux du tunnel de St-Blasien en Forêt-Noire (V.B), dont il voudrait bien retrouver quelqu'un ou plus (voir photo).

Le soir venu de ce jour-là nous allâmes souper en chœur, Langevin, Mourier, Verba et Mme, Géhin et Mme, votre serviteur et Bernard, bientôt rejoint par son épouse, toute grâce et sourire derrière ses fines lunettes d'or, accompagnée d'un couple sympathique et discret.

En résumé, une soirée de mai parisien toute simple, amicale et chaleureuse.

Chers amis BERNARD, nous avons tous été heureux de vous voir, n'attendez pas encore trois ans pour revenir aux bords de Seine. Votre présence est comme le printemps, toujours attendue...

J. Terraubella.



Bottemer, Aiguer, Zanouc, Dru, Morand, Mercet, Brigandet, de Saint Riquier, Brogain, Latour, Marius, Béranger, Bernard, Picault, Croisy.

## LA GAZETTE DE HEIDE

Cela se passait en 1942. Les troupes allemandes occupaient le canton de C... Elles avaient réquisitionné la mairie, pour en faire la Kommandantur.

Le poste en place ne comptait qu'un faible effectif, le terrain d'aviation militaire peu éloigné formait le gros de la garnison et constituait une réserve d'hommes en cas de besoin. Cette douzaine de soldats patrouillaient dans les campagnes environnantes à la recherche des « Terroristes » éventuels.

La ligne de démarcation entre les deux zones n'étant pas loin, ils en assuraient la surveillance et fournissaient les patrouilles.

Leur moyenne d'âge était assez élevée, mais il y avait cependant quelques jeunes, sans doute des convalescents qui attendaient leur retour à la santé. A cette époque, la guerre sur le front russe se déroulait à leur avantage, ils n'étaient donc pas inquiétés. Leur présence dans nos campagnes soulevait une quasi indifférence. La seule marque d'hostilité des paysans à leur égard était de leur vendre très cher les œufs et le beurre dont ils étaient friands...

Le village essentiellement agricole de A..., où se situe mon récit, ne comptait que 1300 habitants environ, ils les voyaient passer de temps en temps à la chasse aux réfractaires STO qui gagnaient les champs à leur approche.

Deux vétérans de la Wehrmacht, armés d'un fusil Mauser, gardaient en permanence un transformateur électrique perdu dans la nature. Ils furent par la suite attaqués et tués par des résistants. La riposte fut immédiate et trois jeunes du village furent abattus dans les blés. Mais ceci est une autre histoire...

Dans l'ensemble l'occupation se passait bien, il n'y avait pas trop de friction entre les occupants et la population.

L'armée allemande avait réquisitionné un local pour en faire son foyer (Soldatenheim), où les militaires pouvaient boire de la bière et jouer de l'accordéon. Il n'était pas question pour eux naturellement de fréquenter le Café du Commerce du coin. Des enfants, bravant l'interdiction des parents, se glissaient parfois chez les soldats pour écouter les chants et entendre la musique.

C..., le chef-lieu du canton, n'était qu'à 8 km. Un jour un feldgrau quitta en vélo la kommandantur et seul, le masque à gaz au côté droit, la courte baïonnette à gauche, le calot bien enfoncé sur la tête, il s'engagea sur la route de A... En vue des premières maisons il avisa une matrone qui le regardait le balai à la main, et lui demanda où habitait M. Hector D... Surprise de l'entendre s'exprimer si correctement en un français sans accent, elle lui indiqua sa maison, une ferme cosquée. Hector D... était un paysan sexagénaire père de deux

garçons dont l'un était mort jeune par suite d'un accident et l'autre prisonnier de guerre en Allemagne.

Hector D... avait lui-même été capturé en 1916 à Verdun. Il avait passé sa captivité dans une ferme en Bavière d'où il n'était rentré qu'en 1919.

Pour en revenir à notre histoire, le cycliste allemand entra dans la cour et avisant une fille de ferme lui demanda à voir le patron. Elle s'enfuit apeurée, mais le prévint. Le père Hector s'avança intrigué et inquiet ne sachant à qui il avait à faire, puis devant l'attitude amicale de l'homme, il pensa qu'il venait peut-être lui donner des nouvelles de son gars et ses angoisses se dissipèrent. Ils se regardèrent un moment sans rien dire puis le soldat, souriant, une lueur amusée au coin de l'œil, lui tendit une photo jaunie sortie de son portefeuille en disant :

— Connaissez-vous cette femme ?

— Mais c'est Gretchen ! la fille de mon ancien Bauer, s'exclama le vieux. Comment se fait-il que vous ayez son portrait ? Vous est-elle parente ?

— C'est ma mère. Je suis né en 1920... et vous êtes mon père. Je suis venu au monde après votre départ. Vous n'avez même pas su que ma mère m'attendait.

Devant l'ahurissement d'Hector il poursuivit :

— C'est pour cela que j'ai les cheveux bruns, chose rare pour un « Fridolin » et que j'ai tenu à apprendre le français à l'école.

Et il ajouta :

— Je m'appelle aussi Hector, comme toi PAPA !

Il renfourcha son vélo en promettant de revenir, mais il fut envoyé en Russie ; ils ne se revirent plus jamais.

Hector D... mourut en 1965, sans plus en entendre parler.

Le demi-frère (d'Hector, l'Allemand) fut libéré comme malade. Il vit toujours et vient de fêter ses 88 ans, étant né en 1900. Il fait encore du vélo.

N.B. Ceci n'est pas un conte.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

Quand vous lirez ces lignes, peut-être serez-vous en vacances, ou sur le point de partir, à moins que, comme moi, vous ne vous « reposiez » chez vous.

Je vous souhaite, avec une bonne santé, de passer d'agréables moments.

Je vous donne donc rendez-vous en septembre où vous pourrez lire dans « La Gazette de Heide » le compte rendu, par notre ami G. CAMUS de la sortie au Pays Basque au cours de laquelle, j'espère, vous vous êtes bien amusés.

Amitiés. (J. A.)

## Treize à table !

Lors du repas du dimanche 17 avril, nous avions fixé au dimanche 12 juin notre troisième repas de l'année 1988, sans prévoir que ce jour-là serait occupé par le second tour des élections législatives (date fixée par la suite).

Dans la voiture qui nous emmenait, mon épouse et moi, et conduite par notre trésorier et conducteur émérite, Marcel MOURIER, au rendez-vous de l'Opéra-Provence, nous supputions les chances de succès de cette réunion.

« J'ai retenu, dit Marcel, au restaurant pour 12 personnes. Mais par suite des élections et du beau temps, je crains d'avoir été un peu présomptueux ». J'opine du chef et pour nous donner un peu d'espoir, je laisse tomber : « On verra bien ! »

Nous sommes les premiers à Opéra-Provence. La patronne nous accueille avec un franc sourire. Marcel s'excuse : « On sera au plus 12... s'il n'y a pas de déchet... » La patronne nous tranquillise : « On fera avec les présents ! Vous mangerez à la carte ! »

Arrivent successivement le couple ROSE, le couple PLANQUE, le couple VERBA, Mme GODARD, le couple GAUDRON, Michel BROT. Une surprise, l'ami BIONDI, ancien des X, avec son caniche, pénètre dans la salle. Nous nous comptons, nous sommes 14. Avec le Président, qui ne va pas tarder et qui a promis de venir, nous serons 15.

Un serveur vient nous prier gentiment de passer à table : il est 13 heures. Tout le monde se lève et se dirige vers la table préparée pour nous recevoir. Tout le monde ? Non ! BIONDI me tend la main et s'excuse de ne pouvoir rester, il est venu simplement nous dire bonjour en voisin. C'est très gentil de sa part mais... patatras ! nous restons à 13 et si le Président ne vient pas ? et les minutes s'écoulent. Le retard du président commence à nous tracasser : « C'est embêtant que le Président n'arrive pas car nous ne sommes que treize ! » Un hurlement répond : « Treize ? Ce n'est pas possible !!! Je ne mange pas à une table à 13 ! »

Après discussion ! On échafaude certaines manières de contourner ce sinistre 13... Et le Président n'arrive toujours pas !

Il est 13 h 30... quand soudain une clameur s'élève. C'est le Président qui fait son entrée. C'est lui l'ange qui fait fuir le démoniaque 13 ! Le Président n'avait jamais si bien porté son nom ! Et le repas commença et se poursuivit dans l'allégresse générale.

Encore une bonne journée amicaliste, ce dimanche 12 juin 1988.

H. PERRON.

## Le coin du souzize

par Robert VERBA



### TREIZE A TABLE...

Dans son magnifique château, Mme de La Fontaine organise un dîner de quatorze couverts où toute la noblesse du coin est conviée. Coup de malchance, une heure avant le repas elle reçoit un coup de téléphone d'un de ses invités s'excusant de ne pouvoir venir, un événement imprévu l'en empêchant.

Catastrophe, on va être 13 à table ! Ce n'est vraiment pas possible, mais que faire ? Une idée lui traversa l'esprit : s'emparant du téléphone, elle appela le colonel de la garnison locale :

— Mon colonel, excusez-moi de vous déranger. Ici Mme de La Fontaine qui a un grand service à vous demander !

— Si cela m'est possible, avec le plus grand plaisir, Mme de La Fontaine.

— Voilà, pouvez-vous m'envoyer dans la demi-heure qui suit votre plus bel officier en uniforme de gala ?

— Bien sûr, Mme de La Fontaine, cela ne pose aucun problème.

— Autre chose, cher colonel, ne m'envoyez surtout pas un immigré. Nous ne les apprécions guère...

— Vous pouvez compter sur moi, Mme de La Fontaine, il sera tel que vous le désirez.

Et quarante minutes plus tard, on sonne chez Mme de La Fontaine. Le portier va ouvrir. Entre un splendide officier sénégalais, d'un beau noir d'ébène... Mme de La Fontaine manque de tomber dans les pommes :

— Qui êtes-vous, dit-elle, c'est une erreur ! Votre colonel a dû se tromper !

— Cela m'étonnerait Madame, répond le magnifique sénégalais, le colonel Kaouito ne se trompe jamais !

### SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 443

HORIZONTALEMENT :

I. - Casserole. — II. - Inaugurer. — III. - Stipendié. — IV. - A.E. - Peer. — V. - Ir. - L.N. - Ego. — VI. - Lilas. - Sée. — VII. - Léon. - Mu. — VIII. - Eu. - Tardif. — IX. - Errements.

VERTICALEMENT :

1. - Cisaillée. — 2. - Antérieur. — 3. - Sai. - Lo. — 4. - Supplante. — 5. - Egéens. - A.M. — 6. - Rune. - Are. — 7. - Ordres. - Dn. — 8. - Lei. - Gémit. — 9. - Ere. - Œufs.

## COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous publions ci-après la suite des cotisations reçues. Nous remercions tous ces camarades et amis pour leur fidélité et pour leurs dons à notre Caisse de Secours. Leur générosité nous touche infiniment, signe de solidarité et d'amitié.

PLANQUE Lucien, 40, rue du Quartier Parisien, 94200 Ivry-sur-Seine.

WIELGOWSKI Félix, 40, rue Piat, 75020 Paris.

BERNE André, 49, rue Jeanne d'Arc, 94160 Saint-Mandé.

DURANTON Georges, 64, rue de Paris, 78100 Saint-Germain-en-Laye.

POME Joseph, 39, rue Pigalle, 75009 Paris.

ADAM Bernard, 32, rue François Bonvin, 75015 Paris.

GEHIN Emile, 4, rue Sophie Germain, 75014 Paris.

MUCHERT Louis, 6, rue Ch. de Gaulle, 90000 Offemont

CHAPLAIN Jean, 129, rue Foch, 14750 Saint-Aubin-sur-Mer.

DESMET Roger, 21, rue Adolphe, 59800 Lille.

LECOURT Jean, La Métrie à Vauce, 53300 Ambrières-les-Vallées.

RIVIER Roger, 10, Av. de Provence, 26320 Saint-Marcel-les-Valence.

BOUBY Henri, 19100 Brive-la-Gaillarde.

LUCEREAU Mary, 15, rue de Chartres, 28200 Châteaudun.

THOMAS Firmin, 28, rue Paul Doumer, 21110 Genlis.

SENEPART César, 34 B, rue Paul Bert, 59950 Aubry.

BESESSARD Paul, L'Aulnoy Brule-Bellot, 77510 Rebais

DUMAS Michel, Le Claux Saint-Ybard, 19140 Uzerche.

AUBERT Louis, St-Julien du Serre, 07200 Aubenas.

ESPINASSE Auguste, 22, rue du Dr Assier, 49160 Longue Jumelles.

G. de GAYFFIER, Parpeville, 02240 Ribemont.

ROUBILLE Joseph, Vichel, 63340 Saint-Germain-Lembron.

FLAMAND Armand, Ménéil-Lepinois, 08310 Juniville.

LEHEUTRE Roger, 1, rue de la Poste, Mercin et Vaux 02200 Soissons.

ESCUJER Marcel, Sol, 82300 Caussade.

ATTALI Lucien, Av. des Hellènes, 06310 Beaulieu-sur-Mer.

AUMONT André, « Le Parc de Villeroiy », 26, rue des Erables, 91540 Mennecy.

BOUCHON Gaston, Monfaucon, 30150 Roquemaure.

BUNEL Pierre, La Bergerie, Fleure, 61200 Argentan.

CLOUET Louis, 63, rue du Rèle, 44300 Nantes.

COURBIERE Jean-Marie, Place Ducas, 69510 Thurins.

DECLERCO J., Rés. « Les Vertes Années », Bat. C., 26, Chemin des Iles, 06160 Juan-les-Pins.

Mme FERRANT Gaston, Flacy, 89190 Villeneuve-l'Archevêque.

◆ Nous continuons à remercier tous nos adhérents pour leur fidélité, avec une mention particulière pour leur générosité envers notre Caisse de Secours, à nos amis :

DUMAY Maurice, 27, rue Maryse Bastié, 78300 Poissy.

DEMAREST Jean, 10, Imp. de la Grive, 17137 Nieuil-sur-Mer.

DAUREL Yves, « Domaine de Salazard », 2, Av. de Bordeaux, 33560 Carbon-Blanc, qui nous apprend avoir franchi les 3/4 de siècle et continue à travailler comme à 20 ans. Bravo pour ton courage cher ami, mais tu risques de faire beaucoup d'envieux !

◆ Toujours merci à nos amis :

FOURCASSIES, La Roque, 33410 Cadillac.

FERRI Antoine, Le Vésinet 78110.

FLECHER Adrien, 11, rue Jamera Duval, 54000 Nancy.

FOURNIER Jean, Germisay, 52230 Poissons.

GODEMERT Marcel, Rocfoin, 28130 Maintenon.

GUERARD Raymond, « La Vallée de Bas », Sept Vents 14290 Caumont-l'Éventé.

Mme JOLY Marie-Louise, Route de Joinville, 10500 Brienne-le-Château.

BOUREL Jean-François, Plouegat-Guérand, 29227 Zanneur.

HALLEREAU Joseph, Le Brochet, 44330 Vallet.

LAURENT André, 3, Av. Sainte-Marie, 78110 Le Vésinet

LENFANT André, 4, Av. Henri Delacroix, 59510 Hem.

LODOVICI Joseph, 1, rue du Mont Saint-Michel, 73490 La Ravoire.

MACHABERT Auguste, 73, rue J.-B. David, 42100 Saint-Etienne.

MARGOTTET Emile, 12, rue des Ecoles, Caillouel-Crépigny, 02300 Chauny.

MARSCHAL Robert, Rés. « Le Mail », 4, Allée de la Bretèche, 78340 Les Clayes-sous-Bois.

MARTIN Jean, Lot. Combe-Noire, N° 5, Creysse, 24100 Bergerac.

MOREL Marcel, 17, rue des Saules, 70000 Vesoul, à qui nous souhaitons une accalmie dans ses ennuis de santé, ainsi qu'à son épouse.

NOGIER Léon, Le Fez, 07110 Vinezac.

ORAIN Raphaël, 40, rue Joseph Malegué, 44260 Savenay.

PALMER Daniel, Domaine de Brive, 04300 Forcalquier.

PICQUENOT François, 85, rue Sadi Carnot, 50130 Octeville.

PORTALIER Louis, Route de Fleury, Chemin du Tennis, 42190 Charlieu.

RENARD René, 71370 Saint-Germain-du-Plain.

RICAL Ernest, Camboulit, 46100 Figeac.

SAUSSIER Gaston, rue Villiers aux Choux, 10400 Nogent-sur-Seine.

SAUSSURE Juste, 37, rue de la Héronnière, 88440 Nomexy.

TRINQUE Bernard, 68, Av. d'Aquitaine, 32100 Condom.

Mme MAIGNAN, Centre Commercial des 3 Rois, Boulangerie, Nogent-sur-Oise, 60100 Creil.

Mme BOITIVEAU, 16, rue du Château, 85800 Saint-Gilles-Croix-de-Vie.

CHARON Henri, 30, rue des Fosses, Larry, 77132 Larchant, qui regrette de n'avoir pu venir à notre A.G.

Suite page 6



**CHAFFRAIS Emile**, Pulvérières, 63230 Pontgibaud.  
**RACINE Marcel**, Gapennes, 80150 Crécy-en-Ponthieu.  
**BEAU E.**, 7, rue de l'Argonne, 87100 Limoges.  
**RIVET Lucien**, Veuil, 36600 Valençay.  
**ANTOINE André**, 9, rue Henri Barbusse, 10500 Brienne le Château.  
**WATELET Marcel**, 55, Av. Eglé, 78600 Maisons-Laffite.  
**CAZE André**, 12, rue Mont Armance, 89600 Saint-Florentin.  
**HOCHIN Ludovic**, 19, Allée Royale, Connantré, 51230 Féré Champenoise.  
**CHANCLAUX R.**, 132, Av. Parmentier, 75011 Paris.  
**VALLEIX Antoine**, à Ceysat, 63210 Rochefort-Montagne.  
**BOUYOUD Maurice**, à L'Allèrie, 38470 Vinay.  
**LEHMANN Pierre**, 12, rue des Remparts, 68000 Colmar.  
**LA FOUGERE Pierre**, 19, Av. De Lattre de Tassigny, 24000 Périgueux.  
**MENOUD François**, St-Denis Le Bourg, 01000 Bourg-en-Bresse.  
**LELANDAIS J.**, Perrières, 14170 St-Pierre-sur-Dives.  
**GONDRIY Maurice**, 22, Av. Caderas, 93140 Bondy.  
**PION**, Boulouris, 83700 Saint-Raphaël.  
**SARRY Francisque**, Commelle-Vernay 42120.  
**SORET Jean**, 151, rue de la Libération, 76910 Criel-sur-Mer.  
**NOEL Henri**, 2, rue Pierre Petri, S.01, 06000 Nice.  
**GUIL Marcel**, 2, rue Couvent Saint-Laurent, 85290 Mortagne-sur-Sèvre.  
**PARIS René**, 01540 Vonnas.  
**PASCAL VALETTE Fernand**, « Le Chambord » D. 5, rue Beaudelaire, 38500 Voiron.  
**CIBRARIO Jean**, 76, Av. Alphonse Daudet, 84130 Le Pontet.  
**LEFEVRE Georges**, « Hameau La Folie » Bonneuil-les-Eaux, 60120 Breteuil.  
**FALGUIERE Gabriel**, 82160 Caylus.  
**ROSEMBAUM Léon**, 3, Villa Vernon, 95160 Montmory.  
**ROSE Louis**, 7, rue Cardinal Gerlin, 69005 Lyon.  
**DUBOSCO Jean**, 315, rue des Sabotiers, Saint-Pierre-du-Mont, 40000 Mont-de-Marsan.  
**ERNEWEIN Joseph**, 4, rue des Louvrières, 51300 Vitry-le-François.  
**CASTIGNEROL Henri**, Rizaucourt Buchey, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises.  
**COLOMB Roger**, 16, rue Bosquet du Parc, 45760 Boigny-sur-Bionne.  
**MONTENOT Robert**, 112, Av. Collin Villiers, 41100 Vendôme.  
**Abbé BRISMONTIER Maurice**, 3, rue de Joyeuse, 76000 Rouen.  
**Abbé FAGOT André**, Pl. Libération Magenta, 51200 Eprenay.  
**POMME Jean-Baptiste**, rue C.-F. Pommies, Barzun, 64530 Pontacq.  
**Docteur DUPOUY Pierre**, 89, Cours du Médoc, 33300 Bordeaux.  
**VAN CORNEWAL Hubert**, 21, rue Jules Guesde, 59260 Hellemmes-Lille.  
**GRANIER Jules**, Chavagnac-Gagnières, 30160 Bes-sèges.  
**BOUISSET Daniel**, Iguskitan, Allée Paulmy, 64100 Bayonne.  
**SCAGLIA Joseph**, Canale di Verde, 20230 San Nicolao.  
**BOUSSARD Henri**, 53, rue Bossuet, 69006 Lyon.  
**CHOLAY Charles**, 2, ruelle de la Barrière, 54120 Baccarat.  
**COLIN Jean**, 6, r. d'Alsace, Thiaville, 54120 Baccarat.  
**Mme CAUDAN Rose**, 6, rue de Stang, AR. C. Hoat, 29000 Quimper.  
**JAFFRAY André**, 38, route Nationale, 62158 L'Arbret.  
**LALANNE Pierre**, route de Sauternes, Roaillan, 33210 Langon.  
**DUJARDIN MAGIS Firmin**, 14, rue de Tohogne, 5490 Bomal (Belgique).  
**POULTE Robert**, « Etche Yettan », Allée Saint-Jean, route de Dax, 40300 Peyrehorade.  
**CRESPIN Georges**, 24 bis, Av. des Deux Sœurs, 92700 Colombes.  
**MERIAU Maurice**, 115, rue Bobillot, 75013 Paris.  
**NARMORD Etienne**, 20, rue Paul Doumer, 95520 Osny, avec nos excuses pour avoir écorché son nom précédemment.  
**BIVER Albert**, Résidence « Les Jonquilles », 24, rue des Acacias, 59840 Pérenchies.  
**DENEUILLE Noël**, 92, rue Poincaré, Bourghelles, 59830 Cysoing.  
**PUNCIN Gabriel**, Lieu dit « Les Malempan-Foissiat », 01340 Montrevel-en-Bresse.  
**PEURIERE Joannès**, 1, rue Galliéni, 42150 Riorges.  
**AUBRY Maurice**, 1, Place Poiré, 55140 Vaucouleurs.  
**COLIN Armand**, 4, rue des Genêts, 44800 Saint-Herblain.  
**CESAR Elie**, Arandon, 38510 Morestel. Avec l'espoir qu'il se soit bien remis de son infarctus.  
**REGLIN Ferdinand**, 15, rue Principale, Mazé, 49250 Beaufort-en-Vallée.  
**MERCIER André**, 30, rue des Hauts Vents, 50180 Nieuil.  
**MARIE Marcel**, 27, Av. du 13<sup>e</sup> Dragon, 77000 Melun.  
**PELIGRAIN Ernest**, 23, rue d'Anthouard, 55100 Verdun.  
**FRUGIES Jean**, 30 bis, rue de Sologne, 41500 Mer.  
**PONTIER Léon**, 6, imp. Bourly, 30100 Alès.  
**GEHEL Robert**, 3, Bd. E. Riffault, 41000 Blois.  
**BOTHOREL Roger**, 21, Allée des Peupliers, 33000 Bordeaux.  
**PAUMIER Robert**, 19, Av. Jean-Jaurès, 93310 Le Pré-Saint-Gervais.  
**TREHEUX Roger**, 20, rue du Général Leclerc, Cheverhemont, 78510 Triel-sur-Seine.  
**LAMOTTE Robert**, 88, Av. Paul Dupont, 93190 Livry-Gargan.  
**LENHARDT René**, 28, rue de l'Eglise, 92200 Neuilly-sur-Seine.  
**TRINQUET F.**, rue La Vallée « Foyer log. Presse Mut. » 91610 Ballancourt-sur-Essonne.  
**CRETE Maurice**, 1, Bois de l'Epée, Saint-Martin-d'Albois, 51200 Eprenay.  
**TUFFRAUD André**, Plassac, 17240 Saint-Genis de Saintonge.  
**VANNI Baptiste**, Rés. « Le Galice » B., Av. Jas du Bouffan, 13090 Aix-en-Provence.  
**SCHROEDER René**, 4, rue Boyer, 75020 Paris.  
**VASSAET Eugène**, Nouvelle Ausclais, Sambreville, Belgique.  
**LEGON Joseph**, Pont-de-Borne, 74130 Bonneville.  
**LAVAUD Charles**, 50, Av. Pasteur, 24100 Bergerac.

**DURY Pierre**, Faulin Grury, 71760 Issy-L'Evêque.  
**Abbé MEUNIER René**, « Abbaye de Bassac » 16120 Châteauneuf-Charente.  
**MOUGIN Robert**, 32, rue du 8 Mai 1945, 93700 Nancy.  
**PALISSE André**, 9, rue de Marnes, 92410 Ville d'Avray.  
**Mme FENIE Adrienne**, Saint-Sulpice et Cameryrac, 33450 Saint-Loubès.  
**MAYNARD Louis**, Saint-Just-d'Avray, 69870 Lamure-sur-Azergues.  
**DUROUEIX Maurice**, 15, route de Persac, 86320 Lussac-les-Châteaux.  
**FOUREL Georges**, « Les Arcades », Chemin de la Rose, 13100 Aix-en-Provence.  
**HOCHARD J.-J.**, 26, rue Leclerc, 44400 Rézé.  
**COUSSE André**, 8, rue Fbg Saint-Germain, 31310 Montesquieu-Volvestre.  
**GEHAN Jacques**, Chemin de l'Anglée, « Villa le Temple », 79200 Parthenay.  
**DAPREMONT R.**, Rue C. Gazanière, Launois 08430 Poix-Terron.  
**RABOIN Paul**, 2, rue de l'Eglise, 92400 Vaucresson.  
**VIOLET Raymond**, 3, Av. de Seine, 91210 Draveil.  
**WITH Xavier**, 23, Place P. Doumer, 02800 La Féré.  
**FUREAU Claude**, 162, Av. Lt Cl Bernier, 17000 La Rochelle.  
**LEFORT Joseph**, 12, rue de la Brianderie, 44100 Nantes.  
**LIBRECHT Pierre**, 66-68, rue G. Delory, 59800 Lille.  
**CHELOTTE Pierre**, Savault-Ououx en Morvan, 58230 Montsauché.  
**BERHAULT Jules**, Bellangerie, 35370 Argentré-du-Plessis.  
**SAVELLI Fancis**, Médecin, Av. Piccioni, 20220 l'île Rousse.  
**BACRO Edmond**, 304, Av. Dampierre, 59300 Valenciennes.  
**Mme KERLANN Paul**, B.P. 172, 29411 Landerneau Cedex.  
**FREDOUX Roland**, 141, rue Beauducheu, 33800 Bordeaux.  
**LEGEAY Louis**, Chanteloup-les-Bois 49340 Trémén-tines.  
**VEBER Charles**, 23, rue des Tilleuls, 57110 Yutz.  
**MENETEAU Gaston**, Villa 5, Ham. Latour Ch. Julien, 83410 Six-Fours-les-Plages.  
**HUDAN André**, 28, Av. Galliéni, 94370 Sucy-en-Brie.  
**FEVE René**, 13, Av. De Lattre de Tassigny, 88000 Epinal.  
**DIDION Jean**, 6, rue Georges Boussinesq, 51100 Reims  
**Mme LACLAVERIE**, 56, rue Adour, Pavillon Bleu, 32160 Plaisance-du-Gers.  
**BEAL Pierre**, L'Etang, 42660 St-Genest-Malifaux.  
**Mme GALTIER Blanche**, 48, rue Paul Bert, 92150 Suresnes.  
**RAYNAUD G.-M.**, 68, rue Jean Gayral, 31200 Toulouse  
**BARREAU**, 12, rue Beufferie, 72200 La Flèche.  
**LIEGEON Paul**, 29, Quai Yves Barbier, 70000 Vesoul.  
**Mme LE MEE Marie**, 3, rue Théodore Botrel, 22000 Saint-Brieuc.  
**LAMOTTE G.**, 21, rue Oasis, Sorède 66690 St-André.  
**MARTINET André**, 17, rue de Copenhague, 55000 Bar-le-Duc.  
**BRION Jean**, 130, Av. J.-Jaurès, 33250 Bruges.  
**BRUN Aimé**, 6 A., rue des Canaques, 13007 Marseille.  
**LENOIR Robert**, 7, rue du Petit Brétigny, Breux Jouy, 91650 Breuillet.  
**DAUBIGNY Henri**, 19 bis, rue de la République, 77210 Avon.  
**SANSOULET Firmin**, 64270 Salies-de-Béarn-Bosquet.  
**BLIN Roger**, 26, Av. P. Mendès France, 27200 Vernon.  
**DELSOL François**, 29, rue des Mimosas, Les Aspres, 66690 St-André.  
**MARTRES Elie**, Rue du Centre, 82130 La Française.  
**FOURNIER Jean**, Parc Résidentiel « Les Charmettes », 17570 Les Mathes.  
**SUBIRANA Julien**, 2 bis, Bd Matabrau, 31000 Toulouse  
**Mme Vve LAROCHE**, 8, rue Jacquart, 69004 Lyon.  
**FRANCESCHI Joseph**, à Cagnano, Suare, 20228 Luri.  
**GAUTHIER René**, 46, rue des Carmelites, 86000 Poitiers.  
**DERISOUD Félix**, Marteret-Vanzy, 74270 Frangy.  
**GABARRET Fernand**, « La Closerie », 10, Av. du Loup, 64000 Pau.  
**GOUGNON Roland**, « Mon Samson », Le Gua, 17600 Saujon.  
**PETIT Marcel**, Foyer Logement « Les Lilas Blancs », 49240 Avrillé.  
**POLMARD Robert**, Lacroix-sur-Meuse, 55300 Saint-Mihiel.  
**NAPPEZ Michel**, 15, rue Leclerc, 25140 Charquemont.  
**MARVIER René**, 12, rue de Libourne, 33100 Bordeaux.  
**COURTIEU Julien**, 22, rue Jacquard, 11000 Carcas-sonne.  
**CHAUVEAU Albert**, 1, rue du Château, 53160 Bais.  
**VERGNES Louis**, St-Christophe-les-Gorges, 15700 Pleaux.  
**CHARRIER Arthur**, « La Boiteaderie », Moulins 79700 Mauléon.  
**STUCK Joseph**, 6, rue d'Alsace, 88450 Vincey.  
**JUNET Claudius**, 30, rue des Gasses, 69450 Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.  
**L'Abbé BUSTEAU Prosper**, Hôpital local, 77170 Brie-Comte-Robert.  
**Mme J. FERRET**, 6, rue des Paquerettes, 93460 Gournay-sur-Marne.  
**DUCHER Georges**, 5, rue Charles Gide, 94500 Cham-pigny-sur-Marne.  
**CLOTTE Charles**, 9, Allée Maurice Ravel, Le Ramonay 72100 Le Mans.  
**PETERSEN A.**, rue Claude Monet, 3. Forêt SC2, 78380 Bougival.  
**DELLOY, Lotis**, de l'Olivette, 06480 La Colle-sur-Loup.  
**CHAPUIS Paul**, 2, rue Georges Cheffer, 54600 Villiers-les-Nancy, qui écrit : « 43 ans cette année et on se souvient... »  
**Merci pour ta générosité.**  
**FRANZ Jules**, 9, rue Maurice Favier, 04000 Digne.  
**CASTAGNE Roger**, 4, rue d'Aguesseau, 87170 Isle.  
**DANZANVILLIERS J.**, 26, rue Montaigne 35200 Rennes.  
**THEVENIN Robert**, 173, Bd d'Haussonville, 54000 Nancy.  
**RIBET Jules**, 63, rue de la République, 31800 Saint-Gaudens.  
**Mme DINE Lucette**, Midrevaux, 88630 Coussey.  
**DUNAND Benoît**, 6, Allée des Roses, 69310 Pierre-Bénite.  
**PIERREL Paul**, 6, rue de Moyennont, 88250 La Bresse  
**MONNIER François**, Route de Chalon, 71220 Saint-

Bonnet-de-Joux.  
**MORIN Edouard**, 16, Allée de la Libération, 57100 Thionville.  
**BOUVET André**, 20, rue Boisot, 25000 Besançon.  
**WEIL Marcel**, 1, rue Oberlin, 67000 Strasbourg.  
**BARBIER Georges**, 156, rue Hts Champs, Coulogne, 62100 Calais.  
**ROUZEAU Lucien**, D.14 Résidence Contesse, Rue du Duc, 17000 La Rochelle.  
**GAILLARD Joseph**, Maison de Retraite Jeanne Antide, 74000 Annecy.  
**FAUCHEUX René**, 8, Place de la République, 92110 Clichy.  
**DHAUSSY Victor**, Hameau de Pace, 33740 Arès.  
**LAIME Albert**, 5, rue de l'Abattoir, 68330 Huingue.  
**VIVARELLI**, 211, Bd Paoli, 20200 Bastia.  
**PAU Roger**, 19, rue Sarete, 75014 Paris.  
**DEMICHÉL Albert**, Facteur P.T.T., 42840 Montagny.  
**AUDET André**, 41, rue Camille Girault, 86180 Bruxel-les.  
**VALDENNAIRE René**, « Le Petit Chety », Ventron 88310 Cornimont.  
**MARX Yvan**, 31, rue de la Gare Nihérne, 36250 Saint-Maur.

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

**DURAND Roger**, 50, rue Monge, 26000 Valence.  
**FEUILLET Laurent**, 115, Cité Lafarge, 07220 Viviers.  
**TISSIER C.**, 53, rue Irénée Giraud, 69470 Cours-la-Ville.  
**ALBRAND Emile**, 7, rue du Pont, 78690 Les Essarts-le-Roi.  
**PRUDHON Jean**, 18, rue de la République, 45330 Malesherbes.  
**JOLIVOT Roger**, « Le Barrage », Joué-sur-Erdre, 44440 Riaillé.  
**CHAMPEVAL Léonard**, 4, Bd de l'Escoute, 19300 Egletons.  
**REIMBOLD René**, 1, rue Yvan Goll, 88100 St-Dié.  
**MINEUR Marcel**, 33 bis, rue de Créqui, 80110 Moreuil.  
**RIFFARD Georges**, Le Pertuis, 43200 Yssingaux.  
**BOURCHANY Pierre**, Cubusson, 42410 Pelussin.  
**LAGET Gabriel**, 11, Impasse Calquière, 34120 Pézenas.

-0-

J'ajouterai un petit mot pour vous souhaiter à tous d'excellentes vacances, du beau temps et surtout une excellente santé.

J'espère pour ma part rencontrer à Arcachon, comme d'habitude, d'anciens compagnons de captivité, ce qui nous permettra, une fois de plus, d'évoquer de vieux souvenirs que l'on ne peut oublier. (Tél. 56 83 77 28).

## NAISSANCE

Par Mme FAURAN, Le Martelet-Neschers (63), nous avons appris la naissance au foyer de Mme et M. Pierre VERLEY, d'une petite fille, Joséphine, le 13 mars 88.

Nos compliments et nos vœux, avec nos amitiés.

## DECES

VOILLEMEN Jean, Biernes 52330 Colombey-les-Deux-Eglises (le 26 avril dernier).

LEFEBVRE Maurice, 59, Place du Général de Gaulle, 76480 Duclair (le 22 avril dernier).

MAZAN, 44460 Saint-Nicolas de Redon (le 13 octobre 1987).

BOUDY Henri, 19100 Brive (le 18 avril dernier).

MOUNIER Gabriel, 22, Bd St-Charles, 42700 Firminy (le 1<sup>er</sup> juin 1988).

BONNIN Guy, de Nantes (le 9 mai 1988). Ancien de Schramberg, une plaque-souvenir sera déposée sur sa tombe par les soins de l'ami J. SERAY.

DANZANVILLIERS Joseph, 26, rue Fontaine, Rennes (le 21 mai 1988); ancien de la troupe théâtrale de Sandbostel.

BRIAND Louise, épouse de notre camarade Jean BRIAND, Trans-sur-Erdre, Loire-Atlantique (le 10 mai 88).

SORET, épouse de notre camarade Jean SORET, 181, rue de la Libération, 76910 Criel-sur-Mer (le 1<sup>er</sup> avril 1988).

A toutes ces familles amies, cruellement éprouvées par la disparition d'êtres chers, nous faisons part de notre sympathie attristée et nous les assurons de notre amitié sincère.

## LOURDES

21 juin 1988... C'est le premier jour de l'été. Le bleu du ciel s'accorde aux couleurs de la cité mariale où, très tôt le matin, des hommes et des femmes se pressent à l'ouverture de ce nouveau rendez-vous national des anciens prisonniers de guerre. Des visiteurs d'un jour et les participants à des pèlerinages diocésains internationaux se mêlent et se succèdent sur le parvis et aux abords de la grotte, bordée par le gave aux eaux puissantes, elles aussi en harmonie de couleurs. Dans un cadre si bien ordonné les cœurs sont à l'unisson.

Pèlerin de ce seul premier jour, mon propos se trouve limité d'autant. Je n'ai pas vu la foule des grandes manifestations — mais peut-être le lendemain aura-t-il été différent... Ils étaient ce mardi plusieurs milliers de P.G., reconnaissables et reconnus par l'indéfini qui les distingue : le temps qui passe a buriné les traits — où sont les jeunes soldats ? —, blanchi les têtes ou quelque peu voûté le dos, mais le regard continue par éclairs de refléter l'hier inoubliable...

Ceux qui croyaient au ciel, ceux qui n'y croyaient pas, dans la foi ou dans l'amitié, ils étaient au coude à coude, ensemble une fois encore et ils se sentaient bien. Forts de leur fraternité, née de l'épreuve commune, ils étaient là pour lancer ce message au Monde :

«...Nous, captifs, qui avons souffert et combattu pour garder notre dignité d'hommes, à tous nous disons que, seul, l'amour, c'est-à-dire une vraie fraternité est capable de fonder une société. Il combat, conquiert, pacifie et libère ».

Du ciel pyrénéen les colombes dans leur orbe gracieux s'en furent aux quatre coins porter ces paroles d'espoir. Et sur la place la stèle érigée associait au geste des vivants le souvenir de ceux qui sont morts dans les batailles.

J. T.

P.S. - J'ai été très heureux de rencontrer lors de ce bref séjour quelques-uns de nos amis de l'Amicale, des visages pour la plupart inconnus — mais tous et chacun très sympathiques. Je les remercie de leur bon accueil et de leurs aimables paroles, mais je les prie de m'excuser pour ne pas leur avoir consacré plus de temps. Et si notre séparation dans le brouhaha des allées et venues a pu paraître un peu brusquée à chacun : BRION, DUNAND, CAVALLERA, COLLIN, DECLERCO... et quelques autres dont je n'ai pas su le nom, ou que j'ai oublié faute de l'avoir inscrit, que tous du moins soient assurés de mon amitié. Regrets à AIGUILLON qui m'a cherché en vain (une sono, même rudimentaire, serait utile dans la prairie des retrouvailles). Bienvenue à l'Amicale à Jean BARDIAU, de Renaison 42370.

### ■ A PROPOS DE LA FISCALITE

Tout ancien combattant marié ou non, âgé de 75 ans, bénéficie d'une demi-part supplémentaire pour le calcul de l'impôt (article 211 de la Loi de Finances pour 1988).

#### I. - CONTRIBUABLES CONCERNES

Il s'agit des contribuables mariés soumis à imposition commune dont l'un au moins des conjoints remplit les conditions suivantes.

1) Etre âgé de plus de 75 ans.

Ainsi pour l'imposition des revenus 1987, cette nouvelle disposition concerne les personnes nées avant le 1<sup>er</sup> janvier 1913.

2) Etre titulaire

— soit de la carte du Combattant ;

— soit d'une pension militaire d'invalidité.

#### II. - PORTEE DE LA MESURE

Lorsque l'un ou les deux époux remplissent les conditions énumérées ci-dessus, les contribuables mariés bénéficient d'une demi-part supplémentaire de quotient familial. Les intéressés ont ainsi droit à deux parts et demie s'ils n'ont pas d'enfant à charge. Bien entendu, s'ils ont des enfants à charge, ce nombre de parts est majoré en conséquence.

Conformément aux termes mêmes du nouveau texte, cette demi-part supplémentaire ne se cumule pas avec les avantages de quotient familial qui sont prévus aux paragraphes 3 et 4 de l'article 195 du C.G.I. en faveur des contribuables mariés invalides.

#### III. - ENTREE EN VIGUEUR

Les dispositions s'appliquent à compter de l'imposition des revenus de 1987.

(Le P.G. - C.A.T.M., n° 663).

## BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature,

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

## " MATHIEU, EN NORMANDIE "

On a beau être amoureux des livres, aimer se transformer en rat de bibliothèque, éplucher les pages littéraires des journaux, il arrive qu'on laisse passer ce qui pourtant mériterait d'être retenu. Ainsi ce livre « Les Frères Tribouillard », un titre qui phonétiquement en rappelle un autre, célèbre... Mais ne mélangeons pas les genres, celui-ci ne le permet pas qui porte en sous-titre : « Une famille française à travers deux guerres » 1914-1918, 1939-1945.

Du sérieux donc, plus même, car, on le sait ici, les guerres sont impitoyables par nature, n'en déplaise à ce tout jeune homme, devenu avec l'âge un général célèbre, qui écrivait : « La guerre développe dans le cœur de l'homme beaucoup de ce qu'il y a de bien ; la paix y laisse croître tout ce qu'il y a de mal » (...). Beau sujet de dissertation philosophique pour l'Ecole de Guerre assurément, mais pour les hommes qu'on y jette, les Tribouillard de Mathieu en Normandie par exemple ? neuf garçons à la première génération : quatre tués ; huit à la seconde : six prisonniers, de quoi faire trembler les femmes quand le tocsin sonne pour appeler au devoir !

C'est l'étonnante saga de cette non moins étonnante mobilisation que le benjamin de la « Tribu », Edouard, a entrepris de conter. J'ai retrouvé au fil des pages beaucoup de ma propre vie, enfance, guerre et captivité ensemble, d'abord une certaine façon d'être et de paraître, propre à notre génération, qui tissait une trame familiale et sociale plus serrée qu'aujourd'hui. Dirai-je plus solidaire ? C'est le mérite de l'auteur d'avoir ressuscité ce « temps perdu » d'une génération que la guerre guettait à son insu... comme elle avait piégé celle des pères un quart de siècle plus tôt. / « Deux générations n'auront-elles fait des hommes que pour en sacrifier la moitié sur les champs de bataille » ? On le croirait, car depuis le 3 septembre 1939 le dieu de la guerre a de nouveau allongé son ombre sur notre sol.

Et le 8 juin 1940, quant tout est presque joué et perdu pour la France, tout commence pour le benjamin de la famille Tribouillard. Né le 28 mars 1920, son pays l'appelle ! Adieu Mathieu et la campagne normande ! Caen, Vannes, Abbeville... Bremerworden, Sandbostel, prisonnier sans même avoir été soldat ! Douce France, que fais-tu de tes fils ? En un tournemain, la « Tribu » Tribouillard, sept frères sept hommes, se trouve embarquée. Destin cruel ! là-bas, à Mathieu, le tic-tac de l'horloge familiale a retenu son rythme, incrédule...

« Henri Tribouillard recherche ses frères Lucien, André, Marcel, Maurice, Jules, Auguste, Léon et Edouard ». On imagine sans mal l'effet d'un tel appel dans « Le Trait d'Union » pour ceux qui le lurent alors !

Sur trois cents pages de tristes souvenirs de guerre et de camps, rythmés de belles et de cellules, d'embrouille et de débrouille, d'audace et de chance, de chance à n'y pas croire, contées d'une plume experte et fraternelle, sept aventures échelonnées dans le temps de la guerre, qui s'achèveront finalement sans dommage en juillet 1945, à Mathieu, « un village riche de passé et de belles demeures » de la campagne normande.

Dès leur plus jeune âge ces normands de modeste extraction avaient appris à faire face à l'injustice comme à l'adversité. La fraternité puissante qui les unissait s'exerçait en tous temps et en tous lieux, devant les « maîtres », le curé, l'instituteur ou qui que ce soit, car il n'était pas question « d'accepter tout et n'importe quoi », tout en sachant néanmoins jusqu'où ne pas aller trop loin — résolution et sagesse ensemble.

Edouard Tribouillard nous fait juges de cette « règle de vie » familiale dans des pages qu'on a plaisir à lire pour leur simplicité, leur vérité, récit vivant et bien écrit d'une expérience exceptionnelle et sûrement unique dans l'histoire de la captivité.

#### — Extrait

Leur première évasion manquée, Henri et Léon se retrouvent dans une cellule glaciale. Fiévreux, Léon souffre d'un violent mal de gorge...

«...Il n'y a pas une seule couverture. Ils n'ont même pas un manteau sur leurs très légers effets civils. Léon a de plus en plus froid. Ses pieds mouillés sont de glace. Il gémit continuellement. Alors Henri a peur, très peur. Il se couche tout entier sur son frère pour le réchauffer. Il l'enveloppe de tout son corps et lui communique sa propre chaleur. Peu à peu le malade se réchauffe et se détend. Henri n'ose plus bouger. Au bout d'un certain temps, il prend son frère dans ses bras et, doucement, comme il le faisait jadis avec ses plus jeunes frères et sœurs, il lui essuie le front et, le tenant toujours, chaudement, l'endort » (...).

\*\*\*

● Ce livre a paru aux Editions Robert Laffont en 1980. Roger Lavier l'avait alors signalé brièvement dans Le Lien — il est aujourd'hui épuisé. Pierre Durand me l'ayant recommandé dans un de ses « courriers », j'ai pu m'en procurer un exemplaire chez l'auteur, membre de l'Amicale. Si d'aventure vous repérez « Les Frères Tribouillard » chez un libraire ou un bouquiniste, n'hésitez pas, il n'est jamais trop tard pour apprécier.

J. Terraubella.

## Le coin du poète

### LA MAMAN DU SOLDAT

Cette humble vieille en sa chaumière  
A vu partir un grand garçon.  
Son désespoir était extrême  
Car c'était son seul compagnon.

Déjà là-bas, à la frontière  
Avaient mugé les gros canons  
Et les soldats ardents et fiers  
Avaient formé leurs bataillons.

Ils coururent à la déroute  
Car l'ennemi était plus fort.  
Mais ils voulaient coûte que coûte  
Pour la Patrie, braver la mort.

La pauvre vieille en sa chaumière  
A vu passer les gros canons  
Mais sa douleur était extrême  
Sans nouvelles de son garçon.

Robert SCHNEIDER.

—oOO—

## Souvenirs de guerre (1)

Cette anecdote a été puisée dans le Bulletin paroissial de Domqueur, n° 183 de mars 1987, (adresse : Curé de Domqueur, 80620 Domart en Ponthieu).

« Au mois d'août 1944, je me trouvais en famille dans le village de Brettencourt près de Poix de Picardie. Depuis deux jours, nous assistions au reflux de plus en plus désordonné des troupes allemandes sur la route qui mène de Dieppe à Amiens par Forges-les-Eaux. Des chars, des voitures, puis des bicyclettes, des chevaux d'emprunt et enfin des soldats à pied qui essayaient de gagner les ponts de la Somme.

Dans l'après-midi du 27 au 28 (je ne sais plus la date exacte) la route devint déserte et ce fut un grand silence. Nous étions dans le no man's land, entre les les fuyards allemands et leurs poursuivants.

Avec plusieurs habitants du village, nous nous étions enhardis jusqu'à venir sur la route au risque d'entendre enfler à nos oreilles les premiers projectiles des alliés.

Et voici qu'arrive un soldat allemand, un trainard épuisé et mourant de faim qui n'avait pu suivre ses camarades.

Les villageois, sans vouloir lui faire un sort, n'étaient guère disposés à le secourir. Un religieux, professeur de l'Université de Beyrouth, le P. Fleish, que nous avions pour hôte, s'est alors interposé. Il parlait couramment l'allemand (l'arabe et quelques autres langues...) et a fait comprendre au soldat tremblant que notre famille ne lui ferait pas de mal.

Nous voici donc avec un « prisonnier » à qui nous

Sur la Lys, le combat fait rage  
Pour arrêter l'envahisseur.  
Nombreux sont ceux qui à la tâche  
Ont vu venir leur dernière heure.

La pauvre vieille en sa chaumière  
Attend toujours son grand garçon.  
Hélas, depuis plusieurs semaines  
Sont revenus ses compagnons.

Près d'un moulin, au fond des Flandres  
Sur la tombe d'un inconnu  
Par une nuit du froid décembre  
Une pauvre vieille est venue.

Comme son fils, dans la bataille  
Elle veut vivre en héros  
Et dans le froid qui la fouaille  
La vieille meurt sur le tombeau.

avons donné à manger deux œufs sur le plat. Ensuite, le soir venu, mes parents ont mis à sa disposition l'ancienne écurie et des bottes de paille. On s'assura un quart d'heure après que le prisonnier dormait déjà profondément et, pour qu'il ne s'échappe pas, on tira le loquet qui maintenait fermée la porte branlante.

Quand je revois, par la pensée, ce minuscule verrou, j'ai envie de rire : nous nous sommes aperçus par la suite, qu'il était facile de tirer ce verrou de l'intérieur en passant la main entre les barreaux de la porte.

Mais notre prisonnier inoffensif n'avait aucune envie de s'enfuir. Le lendemain il a passé une des matinées les plus calmes de sa vie à causer avec le Père Fleish, de choses et d'autres comme je le suppose puisque je ne sais pas l'allemand.

C'est vers midi que les Canadiens sont entrés dans le village.

La première voiture blindée s'est arrêtée devant notre porte ; toute ma famille : 14 enfants et les parents avec des bouquets de fleurs, il y avait de quoi épater même un Canadien. J'ai aussitôt averti le chef que nous avions un prisonnier. Ce fut un peu laborieux car sous le coup de l'émotion je ne savais plus comment on disait « prisonnier » ni en allemand ni en anglais.

L'officier canadien nous suivit dans la partie de la ferme située derrière la maison.

C'est là que la conversation entre l'Allemand et le Père Fleish fut interrompue par un salut au garde à vous impeccable du Canadien ».

(1) L'auteur du récit n'est autre que l'actuel curé de Domqueur. Lors des faits rapportés il était âgé de 23 ans.